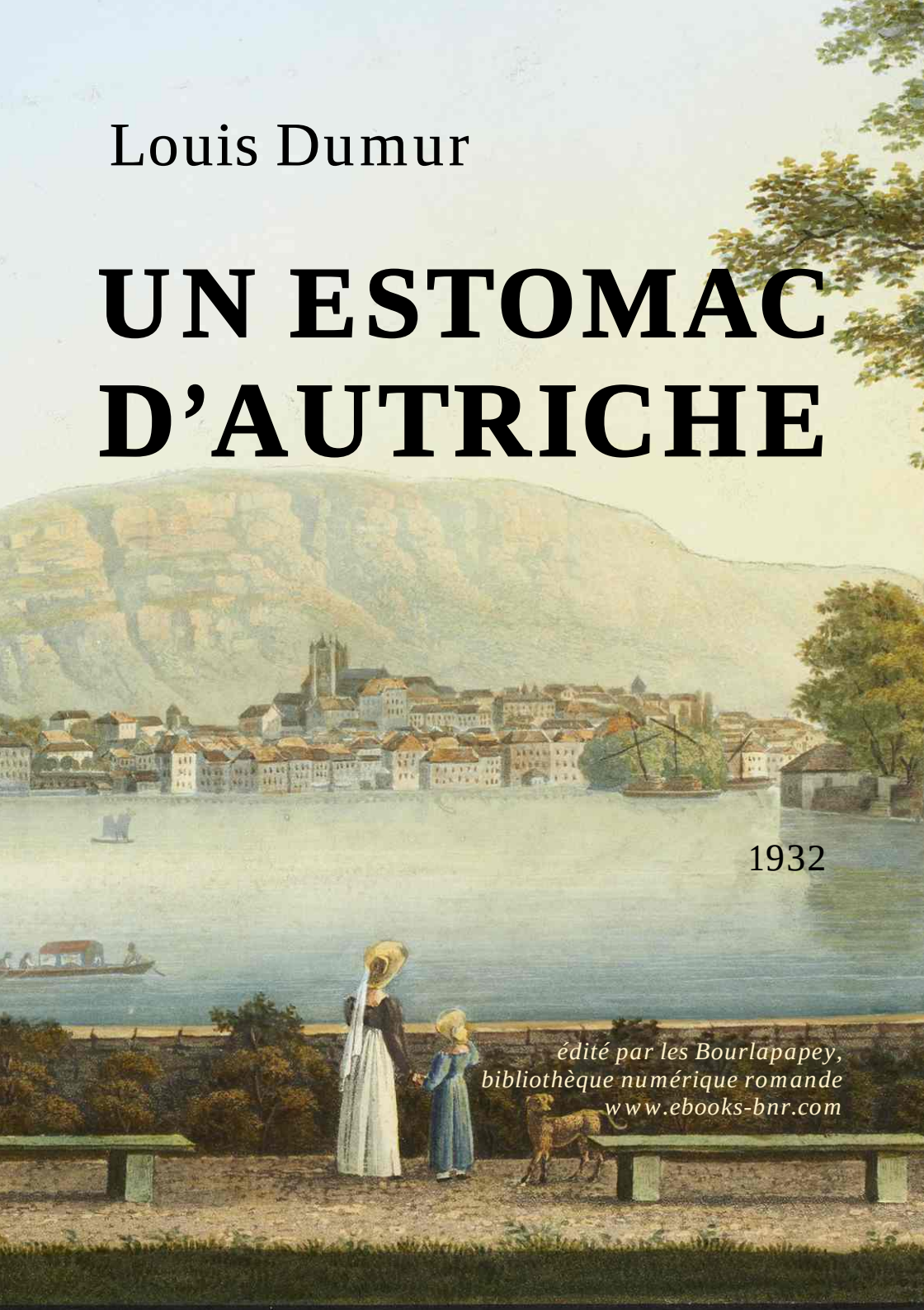
Louis Dumur

UN ESTOMAC D'AUTRICHE



1932

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

Préface de l'auteur 3
Chapitre I Genève en 1813.....10
Chapitre II La classe du père Couronne 27
Chapitre III Perplexités..... 38
Chapitre IV L'arrivée des Autrichiens 46
Chapitre V Gidouille 63
Chapitre VI La restauration genevoise 87
Chapitre VII Leçons de français.....99
Chapitre VIII Le tribunal 117
Chapitre IX De l'Autriche à la Suisse.....128
Chapitre X L'arrivée des Confédérés 141
Ce livre numérique 152

Préface de l'auteur

Ce petit ouvrage date d'avant la guerre. Il a été écrit en 1913, à l'occasion du centenaire de la Restauration de la République de Genève.

Ce que l'on appelle, à Genève, la Restauration, c'est le retour de la petite République à l'indépendance, après une période de quinze années d'annexion à la France. Le déclin de Napoléon, à la suite de la défaite de Leipzig, et le passage du Rhin par les armées des Alliés furent l'occasion de cette Restauration, qui se produisit le 31 décembre 1813. L'arrivée des contingents suisses à Genève, prélude de l'entrée de Genève dans la Confédération helvétique, n'eut lieu que cinq mois plus tard. Ce sont donc deux événements distincts. C'est le premier qui fait l'objet du présent récit. Le second, ou plutôt la commémoration qui en fut faite en juillet 1914, peu de semaines avant la grande guerre, forme le thème du premier chapitre de *La Croix rouge et la Croix blanche*, écrit douze ans plus tard. Ces deux compositions figurent ainsi les

volets d'un même tableau. Mais entre eux, dans la réalisation de l'auteur, il y a eu la guerre. Sans elle, le second volet du diptyque n'eût sans doute jamais été peint. Tout les sépare. Et, cependant, l'esprit en est-il différent ?

Je ne le crois pas.

Un lecteur superficiel pourra, il est vrai, s'étonner ou remarquer avec malignité que dans mon écrit de 1913 souffle une sorte de vent anti-français qui a complètement changé de direction dans celui de 1925. À coup sûr, un événement aussi considérable que la guerre suffirait à expliquer et à motiver toutes les modifications, pour absolues qu'elles puissent être, du sentiment ou de la pensée. Je serais le dernier à songer à m'en excuser. Mais tel n'est pas le cas. L'apparente contradiction qui s'aperçoit entre les deux récits se résout aisément, et, loin d'avouer ce changement d'orientation pour m'en disculper ou m'en honorer, je prétends n'avoir point changé, je prétends qu'il n'y a pas opposition dans mes deux attitudes, qu'elles se complètent, au contraire, et se rejoignent l'une l'autre.

Qu'on remarque d'abord que Genève n'était pas proprement anti-française en 1813, mais anti-impérialiste. La Révolution avait été accueillie

avec enthousiasme par la majeure partie de la population. Mais le coup de force du Directoire, suivi du dur régime napoléonien n'avaient pas tardé à transformer les sentiments des Genevois. Quinze ans d'annexion à une France guerrière, épuiseuse d'hommes et génératrice de ruines, avaient réussi à rendre momentanément odieux le nom français. Aussi fut-ce avec joie que Genève accueillit, avec les troupes autrichiennes, sa libération d'un joug exécré.

Il n'y a rien là d'étonnant. C'est le vieil instinct de l'indépendance qui parlait, plus fort, chez un peuple libre, que tous les appels de la race et que tous les liens d'une culture commune. L'histoire de Genève, comme celle de tous les États qui ont fini par former la Confédération helvétique, est pleine de faits analogues. C'est ainsi, pour ne prendre qu'un exemple qui peut aujourd'hui sembler paradoxal, qu'en 1870, lors de la guerre franco-allemande, Genève se montrait germanophile, tandis que la Suisse allemande se révélait tout entière francophile. C'est que, pour Genève, payée pour le redouter, le danger français du Second Empire était la préoccupation dominante, tandis que pour la Suisse allemande, qui connaissait mieux les visées hégémoniques de la Prusse, c'était l'Allemagne qui constituait le danger. Dans

un cas comme dans l'autre, c'était le véritable esprit helvétique qui se manifestait. Aussi, pendant qu'à Genève on souhaitait le succès des armées de Guillaume I^er^, à Berne, à Zurich, à Bâle, on faisait des vœux pour la victoire de la France.

Mais en 1914, changement extraordinaire, bien fait pour dérouter toutes les prévisions. Alors que, devant l'impérialisme patent et l'agression organisée de l'Allemagne, la Suisse, fidèle à ses traditions de toujours, aurait dû s'élever unanimement contre les violateurs de la Belgique et les envahisseurs de la France, on assista à ce spectacle déconcertant d'une Suisse divisée en deux parties inégales, dont l'une, la plus importante, se découvrait ardemment germanophile. Les causes de ce phénomène et de cette dissolution de l'esprit national, je les ai suffisamment exposées dans mon livre *La Croix rouge et la Croix blanche.* Je n'ai pas à y revenir ici. Mais à tous les bons citoyens qui vécurent ces années étranges il put sembler que c'était la fin de la vieille Confédération.

On me dira peut-être : si, en 1925, en véritable Suisse que vous êtes resté, vous avez exprimé les sentiments qui avaient été ceux d'une partie de vos compatriotes durant la guerre et qui, selon vous, auraient dû être ceux de toute votre nation, – en

1913, avant la guerre, au moment où vous écriviez votre récit de la Restauration genevoise, vous n'étiez pas personnellement anti-français. Comment se fait-il que votre roman le soit ou paraisse l'être ?

À pareille question je ne crois pas que j'aie à répondre. Je suis romancier. À ce titre, je n'ai d'autre devoir que de me maintenir dans la vérité de mon sujet, qui est ici de l'histoire. Mes personnages parlent le langage et expriment les sentiments qui étaient ceux de Genève à cette époque. Cela suffit, et je n'ai pas d'autre explication à donner. Mes sentiments à moi, ceux de 1913 et ceux de 1925, ne regardent aucunement le lecteur. Un romancier doit être objectif. Je m'efforce d'être objectif. Si le romancier a le droit d'architecturer à sa manière les faits dont il dispose, il n'en demeure pas moins que les faits sont intangibles et que les faits seuls doivent parler.

J'avais simplement à expliquer, et c'est ce qui vient d'être fait, comment, au point de vue strictement suisse, se conciliait, à l'égard de la France, une double tendance qui en réalité n'en forme qu'une.

C'est cette objectivité même qu'on m'a pourtant vivement reprochée, en Suisse, à l'occasion de

mon roman *La Croix rouge et la Croix blanche*. On aurait voulu que, négligeant le souci de la véracité, faisant fi des injonctions de l'histoire et me pliant aux considérations politiques du jour, j'eusse fait comme tout le monde en Suisse et que, m'inspirant d'une faculté d'oubli aussi générale qu'opportune, j'eusse atténué, masqué ou falsifié la réalité historique, pour jeter un voile patriotiquement pudique sur les années troubles et frémissantes de la guerre. C'eût été trahir la conscience de l'écrivain et déconsidérer l'art du romancier. J'ai préféré rester sincère, objectif, vrai, au risque de provoquer la campagne de diffamation, d'incompréhension et de fureur qui s'est, effectivement, déchaînée contre moi d'un bout à l'autre de mon pays.

Cette campagne me rappelle celle, non moins virulente, qui a été menée, en France, par la presse d'extrême gauche contre mes précédents volumes, jugés coupables de trop de sévérité envers l'Allemagne et d'une insuffisante indulgence à l'égard des fauteurs d'un pacifisme suspect qui ne pouvait que servir l'impérialisme germanique. En Suisse, – du moins en Suisse romande, car je crois bien qu'en Suisse allemande j'ai réuni l'unanimité contre moi, – c'est le contraire qui s'est produit. Je me suis vu attaqué par la presse bourgeoise, tant

conservatrice que radicale, et défendu par les socialistes. Telle est l'ironie des jugements qui n'ont pour fondement que la mobilité et le relativisme des passions publiques : réacteur en deçà du Jura, subversif au delà ; militariste sur la rive gauche du lac Léman, défaitiste sur la rive droite ; patriote à Paris, sans-patrie à Lausanne et à Genève. Ainsi va le monde et se forme l'opinion.

Février 1932.

Chapitre I

Genève en 1813

En ce temps-là, me dit mon grand-père, les barques abordaient près de l'arcade du Molard, il y avait le carcan à Bel-Air et l'on pêchait des truites de quarante livres aux claies de la pointe de l'île.

Nous habitions, rue Derrière-le-Rhône, une maison sur pilotis. De nos fenêtres croisillonnées, on découvrait, lorsqu'on levait leur guillotine, une vue étonnante. Droit sous nos yeux, le large azur du lac se fonçait et prenait du courant pour se changer en fleuve. Sur l'eau, l'île des Barques, isolée, construisait sa redoute et dressait ses peupliers. Au delà, c'était la rive des Bergues et ses jardins, entre le bastion de Chantepoulet et le moulin de Chevelu. Puis venait, sur la gauche, le fouillis innombrable des maisons de Coutance et de l'île, la dérupite et l'enchevêtrement de leurs toits, leur millier de petites fenêtres serrées, leurs

ajours, leurs auvents, leurs galeries et leurs escaliers extérieurs, leurs étages lacustres portés par un labyrinthe de pilotis, l'ombre de leurs dessous sur l'eau mystérieuse, les pignons aigus, les tourelles minces, la double ligne des ponts de bois et la coiffe du clocher de Saint-Gervais pointant par-dessus les cheminées de la rue des Corps-Saints. Trempant dans le Rhône ses pieds de charpente, la machine hydraulique crayonnait bizarrement ses formes noires, et la blancherie de la Fusterie obliquait en perspective les planches à savonner de ses lavandières. Entre deux, on apercevait au loin une croupe bleuissante du mont Jura. À droite, c'était l'étendue de la rade, qu'ourlaient la côte molle des Eaux-Vives et ses petites maisons de pêcheurs, les parcs de Plonjon, les vignes du Traînant et les pentes gracieuses de Cologny, rehaussées de l'énorme galon des Voirons. Des rames la rayaient, des voiles la cisaillaient. Deux chaînes de pieux l'arrêtaient à l'entrée de Genève et en fixaient la soie comme des épingles. De ce côté, si l'on se penchait, on pouvait voir le port au bois enfoncer sa crique dans Longe-malle, aligner ses vergues et projeter son estacade ; et si l'on se penchait davantage, on voyait encore la Tour Maîtresse arrondir sa panse à la corne du bastion de Hesse et brandir entre les arbres son gros comble en poivrière.

Je pouvais avoir douze ou treize ans, étant né avec le siècle. J'étais vif, pétulant, curieux, peu rêveur. Aussi, de préférence à ce paysage, si beau fût-il, la ville et son mouvement m'attiraient. Dès le matin, mon bol de lait bu et ma croûte au beurre mastiquée, tandis que ma mère vaquait au ménage et que mon père, son verre grossissant à l'œil et son abat-jour sur le front, s'installait à son établi d'orfèvre, je ne tardais pas à quitter subrepticement le logis pour me laisser glisser, à cheval sur la rampe de l'escalier, jusqu'au palier inférieur de la maison, d'où je passais d'un pied preste dans la rue.

Là, c'était l'amusement, le détail, la vie, le coudoiement. Les joncs à pommeaux sonnaient sur les petits cailloux du pavé, les bicornes se bombaient, les chapeaux hauts de forme roulaient leurs ailes, les bottes à glands ou à revers se cambraient sur les jarrets. Tantôt je tournais à gauche pour gagner le Molard ; je côtoyais la grève de son petit port où dansaient les canots, je regardais flotter, sur le bâtiment de la douane, le drapeau tricolore au-dessus de l'écusson à l'aigle impériale, je m'engageais sous l'arcade, je longeais les anciennes halles. Tantôt je tirais à droite vers la Fusterie, où j'enfilais une des nombreuses allées traversières qui trouaient comme des chemins de

taupes le bas des maisons, non sans m'être préalablement attardé devant le bureau des diligences à voir s'ébrouer les solides limoniers et se gonfler de voyageurs le coffre jaune de la voiture de Paris, par Gex et Champagnole. Mais que ce fût d'un côté ou de l'autre, que je prisse par le Molard, par l'allée Malbuisson, l'allée de l'Ecu de France ou celle de l'Ecu de Genève, que je joignisse le Temple Neuf de la Fusterie ou que je poussasse, devers Bel-Air, jusqu'à l'arcade Pisseuse de la maison des Trois-Rois, mon but était toujours le même et il eût fallu que je me démisse le pied en route pour ne pas déboucher tôt ou tard dans les Rues-Basses.

Les Rues-Basses ! On ne se doute plus de ce qu'étaient, en ce temps-là, les Rues-Basses. Sitôt que je pénétrais leur cohue, je restais chaque fois une bonne minute plein d'émerveillement. Par-dessus le grouillement étourdissant de la foule, l'endiguant, l'enfermant, le dominant, c'était, depuis la place Notre-Dame à la porte de Rive, comme la nef d'une immense cathédrale, longue d'un quart de lieue. Deux cents piliers vertigineux édifiaient de part et d'autre les bas-côtés, soutenant une succession de formidables dômes, qui, arrondissant contre la voûte du ciel leurs cintres énormes, formaient, à perte de vue, comme autant

de prodigieuses chapelles. À leur ombre, les cinq étages des façades ouvraient, comme des niches, leurs innombrables fenêtres à accolades gothiques. Tout le long des piliers, régnait, en bordure extérieure, la double suite des hauts-bancs, avec leurs stalles, leurs guichets, leurs baies à meneaux. Piliers, dômes et hauts-bancs triplaient ainsi dans toute sa longueur le vaisseau de la rue, qui, charrière au milieu, devenait couverte sur les côtés et portait, dans chacune de ses sections, double nom. À la rue basse des Allemands-dessus faisait face celle des Allemands-dessous ; à la rue du Marché, au nord, répondaient parallèlement, au sud, celles du Terraillet et des Marchands-drapiers ; puis, après le transept que formaient d'une part le Molard, de l'autre la Madeleine avec ses collatéraux de l'Enfer, du Paradis, du Purgatoire, des Limbes et de Toutes-Âmes, s'ouvrait le chœur, où battait aussi le cœur de la cité, avec la Croix d'Or à gauche et le trésor qu'étalaient, à droite, les boutiques de la rue des Orfèvres ; et c'était enfin l'abside de Rive, puissamment contrefortée, bastionnée, arc-boutée, avec les trois porches de sa porte, sa gloire de drapeaux en panoplie et de canons en croix de Saint-André, dans le cadre de ses pilastres.

Mais le décor n'était rien : il fallait voir le spectacle. Voir et surtout entendre, car le charivari de l'incessante procession de gens et de bêtes, le vacarme des marchands, les rumeurs de la foule, le chamaillis du trafic, les glapissements des commères, les jurons des soudards, les coups de gueule du crieur public, le claquement des fouets, le grincement des charrois, le clapotement des sabots, les abois des chiens, le braiment des ânes, les meuglements des vaches ne le cédaient en rien, pour l'oreille assourdie, au hourvari de couleurs déchaîné par le tourbillon des costumes ou l'amoncellement des comptoirs, au ruisselis des étoffes et des victuailles, au bariolage des enseignes, aux devantures miroitantes des horlogers, des changeurs, des apothicaires, aux étaux des bouchers et des fromagers, à l'affairement rythmique des auneurs de drap, à la gesticulation du négoce et de l'achalandage, aux panetières de fruits, aux seillots de lait, aux gerles de légumes, aux fichus éclatants des paysannes, aux engoncements cossus des citadines, aux chamarrures des gilets bourgeois roulant leurs breloques sur les ventres rebondis, au débraillement rutilant des uniformes, aux buffleteries des gendarmes, à tout cet appareil de foire, de parade, de promenade à la

mode et de forum latin qui tirait de partout le regard et faisait l'ahurissement de l'œil.

Obèse, plantureux, toujours magnifique, un syndic de l'ancien régime, la tabatière aux doigts, le mouchoir au jabot, accomplissait au petit pas de ses souliers à boucles son tour de marché. Sa culotte queue de serin se boutonnait sur un bas blanc à raies bleues, tandis que dans le collet de son habit vert bouteille son quadruple menton hochait d'aise à l'aspect de quelque riche éventaire de féras ou d'ombles-chevaliers. Dans sa robe en pékin et sous sa capote à plumes, une dame du quartier haut précisait d'un doigt important, devant l'obséquiosité d'un pâtissier ployé, une commande de darioles ou de poupelains. Toute rouge sous sa coiffe blanche, une fille dictait une lettre au père Fontana, d'Asti en Piémont, chapelier et écrivain. Un hussard français en ribote braillait une chanson napoléonienne, en embarrassant son grand sabre dans les châssis d'un maraîcher de Plainpalais. Des groupes civiques discutaient politique. Un convoi de bétail passait en tintinnabulant. Un niable portait sa marmotte. Des mendiants tendaient le feutre. Dissimulé dans une encoignure, le lacet de laiton au bout de la gaule, un préposé guettait les chiens errants. Et pendant que le tapage montait, que la rue se gonflait, que les

marchés se concluaient, que les dos ondoyaient, on voyait tout à coup s'ouvrir le flot mouvant pour laisser avancer, solennelle et menue, entre ses porteurs à catogan poudré, la chaise de Madame la Préfète.

Mais si le cosmorama toujours renouvelé des Rues-Basses, dans l'innombrable diversité de ses épisodes quotidiens, eût à lui seul suffi pour m'y faire passer mes journées, je dois dire qu'un attrait particulier y sollicitait surtout ma présence. Quelque longue qu'elle fût, ma flânerie avait son terme et aboutissait toujours au même endroit. Ce point central, où finissaient invariablement par converger mes pas, était sis rue des Allemands-dessous, juste à l'angle de la Fusterie. Ce n'était ni plus ni moins, comme on l'a déjà deviné – ceux toutefois qui ont gardé le souvenir de ce temps, et ils sont encore quelques-uns, car la maison dura, toujours plus achalandée, jusqu'à la démolition des dômes, – ce n'était ni plus ni moins que la glorieuse boutique de denrées et épices où s'agitait, de six heures du matin à la tombée de la nuit, l'homme le plus affairé, le plus loquace et le plus dégingandé de Genève, mon oncle et parrain, le célèbre et populaire Jean-Jérôme Vidoudez.

Ah ! c'était bien un microcosme dans le macrocosme tumultueux des Rues-Basses, que l'épicerie Vidoudez, rue des Allemands-dessous. Le haut, le bas, comme le faubourg, y faisaient défiler toute la semaine, et avant le service divin, le dimanche, leurs bonnes, leurs cuisinières, leurs matrones, leurs drôles et leurs marmitons ; toute la ville s'y mêlait et s'y bousculait ; la campagne y déversait ses paysans, la route ses rouliers, le lac ses bateliers ; la garnison y coudoyait l'office ; l'école s'y poissait de concert avec l'établi. Tonneaux de harengs, fûts d'olives, rondaches de fromages, chaînes de saucissons encombraient le plancher ou festonnaient les solives ; les aulx y suspendaient leurs chapelets ; les sacs de riz y gonflaient leurs panses. Des plinthes aux modillons, le capharnaüm se cloisonnait sur toutes ses faces d'énormes tiroirs carrés à gros bouton de bois, de chétrons, de tablettes chargées d'outres, de fioles, de mannettes et de caissetins. La cassonade et le sucre y mariaient leurs odeurs à celles des poivres et des girofles. La muscade, la pistache et la bergamote y panachaient la feuille du laurier et celle du dictame. On y sentait l'anis et le fenouil. Tous les ratafias y présentaient en rangs leurs cruchons et leurs bouteilles coiffées : eaux-de-vie, genièvres, kirschs, extraits d'absinthe, arraks, rhums et rakis,

sans oublier le vin Seguin et l'eau cordiale de Colladon. On y voyait rougeoyer les jambons, luire les lards, suinter les beurres salés ; les sirops et les confitures y déployaient la riche palette de leurs tons onctueux ; on y trouvait différents fruits, comme oranges, citrons, grenades et leurs jus, la fleur de safran, les semences de carvi et de cumin, l'écorce du cannelier, la racine du gingembre ; on y vendait toutes les drogues simples, la rhubarbe, la manne, la casse, le séné, et jusqu'aux quatre grandes compositions foraines, la thériaque, la mithridate, la confection d'hyacinthe et le diascordium, que les bonnes femmes du Faucigny demandaient encore quelquefois.

Mais l'article principal était peut-être la chandelle. Elle se débitait par caissettes, par livres enveloppées ou par unités roulées dans du papier. Il y en avait de deux espèces : la chandelle moulée et la chandelle plongée. Cette dernière était la plus économique. Et il y en avait aussi de différentes grosseurs, depuis celle de cinq jusqu'à celle de huit à la livre. C'était celle de six à la livre qui passait pour la plus avantageuse, comme le disait fort bien la chanson :

La plus belle des chandelles
Est la chandelle de six ;

La chandelle de huit aussi
Est une belle chandelle ;
Mais…
La plus belle des chandelles
Est la chandelle de six.

Fermes et blanches par le froid, jaunâtres et molles par le chaud, mais immuablement puantes, les chandelles faisaient l'honneur et une bonne part de la fortune de l'épicerie Vidoudez, car mon parrain se piquait orgueilleusement de n'en tenir que d'excellente qualité et de pure fabrication de Genève, en provenance toujours fraîche des chandeliers de la place Maurice.

Il fallait le voir, avec ses longues pattes d'échassier, son petit bec d'aigle, son œil perçant, sa tignasse noire et frisée collée de sueur sur le crâne, haut et invraisemblablement maigre, circuler agilement dans son royaume, tandis que tante Aline, replète et gracieuse, trônait à la caisse, que Ranguille, le courtaud de boutique, en tablier de serge verte, courait de-ci de-là affolé par les ordres et que la Babi, dans sa robe à picolons, pesait par livres et onces, selon les mesures d'usage, ou par kilos et grammes, d'après le système nouvellement introduit, les cornets, les sacs et les bidons. Il fallait le voir, enjambant les barils, découlissant les

tiroirs, plongeant du chef dans un baquet ou grimpant comme un chimpanzé au plafond pour aller décrocher une andouille, débondant prestement une dame-jeanne, jonglant avec des pots de moutarde et apostrophant inlassablement de son galoubet commercial et joyeux les chalands qui se pressaient entre ses marchandises :

— Bonjour, madame Brandon ! Qu'y a-t-il pour votre service ? Une belle toupine de saindoux ? Une jarre d'huile de noix nouvelle ? Un véritable reblochon de Savoie ?... Voici maman Pidoux, à qui je vais avoir l'avantage de couper une tranche de petit salé ?... Ah ! ah ! gloire au plus bel homme de la caserne de Hollande ! Salut, grenadier ! De quoi cet irrésistible a-t-il besoin ? De cirage pour ses bottes ou de pommade pour sa moustache ?... Six liards de réglisse au petit Jean-Jacques ! Tu feras mes amitiés à ton père, mon garçon, et tu lui diras de ne pas se faire trop de bile au cercle des Marronniers !... Peste ! La mère Douvaine, vous êtes donc toujours de ce monde ? Il faudra vous envoyer faire la campagne de Russie, sans quoi vous allez tous nous enterrer !...

— Combien le café, ce jour d'huy ? chevrotait la mère Douvaine.

— Oh ! oh ! le café... ce n'est pas pour votre bec ! Il faut être le roi Crésus, la mère, par le temps qui court, pour se payer quelque chose qui ressemble à du café ! La basse sorte vaut encore douze florins huit les seize onces.

— Mon Père ! que c'est triste !... Qu'est-ce que je pourrais bien prendre à la place, cher monsieur Vidoudez ?

— Voulez-vous du café de glands ? Du café de fèves ? Du café de graines de tournesol ? Du café de carottes séchées ?... Écoutez, ce qu'il y a encore de mieux, croyez-m'en, c'est la poudre de chicorée. Cela surpasse le café, comme couleur ; quant au goût, dame...

Et, du bout de ses doigts tremblants, la mère Douvaine emportait son paquet de chicorée, en soupirant sous sa marmottine :

Mon Père ! je voudrais pourtant bien boire encore une fois un bol de vrai café avant de mourir !...

Sans être positivement le roi Crésus, il y avait cependant bien quelques richards qui pouvaient s'en payer, du café, du vrai ; et il s'en trouvait aussi pour s'octroyer du bon sucre de canne, au lieu de ces sacrés sucres de petit-lait, de châtaigne, d'érable ou de betterave dont devait se contenter

le menu peuple ; il y avait même les amateurs de thé, qui ceux-là devaient presque être Crésus en personne, et auxquels on servait avec grand respect de petites feuilles roulées, odorantes et noires que l'on puisait précieusement dans un caisson vernissé, doublé d'une lame d'étain et revêtu d'une natte de bambou.

Et comme, des riches aux pauvres, la clientèle était immense, que tout faisait profit, jusqu'aux six liards de réglisse du petit Jean-Jacques, et que le bagout de l'oncle Vidoudez était intarissable, il fallait voir comme le magasin fondait sous les assauts des acheteurs, comme les piles s'écroulaient, comme les bocaux se vidaient, comme la Babi pesait et comme le courtaud Ranguille voltigeait. Et il fallait voir aussi comme s'entassaient et roulaient sur la caisse de tante Aline et sous son sourire à fossettes les sols de Genève, les francs de France, les pièces de Piémont, les batz de Berne, les florins, les livres, les piastres, les pistoles et les écus patagons. C'était réjouissant et mirifique.

Parfois survenait certain personnage étrange et d'allure ambiguë. Sous son chapeau tromblon et dans sa redingote crasseuse, le museau barbouillé de tabac et le nerf de bœuf à la main, il offrait l'aspect de quelque policier secret ou de quelque

louche agent du fisc. D'un œil sournois il inspectait la boutique, tapotait les boilles du bout de sa canne, introduisait son nez noir dans l'entrebâillement des tiroirs, feuilletait d'un ongle sale les registres de comptes.

— Pas de fausses déclarations ?... Pas de contrebande ?

Mon parrain alors devenait superbe.

— De la contrebande, moi ? Pour qui me prenez-vous ? Moi, le fidèle sujet de Sa Majesté Napoléon ?... Moi, Jean-Jérôme Vidoudez ?... De la contrebande ?... Plutôt que de frustrer d'un denier la noble administration de l'Empire, j'aimerais mieux me pendre au comble de ma maison, tenez, là-haut, sous le dôme ?... Allez, allez, tout ici a payé les droits !... Et quels droits ?... Trois cents francs sur le sucre, quatre cents francs sur le martinique, six cents francs sur le moka, huit cents francs sur le thé ?...

— Bien, bien... Pas de cochenille ? pas de chocolat ?

— Du chocolat ! Vous plaisantez !... Quelle bourse gonflée d'or, quel coffre-fort gorgé de richesses serait en mesure de payer une denrée comme celle-là ?... Une denrée qui acquitte mille francs de droits !... Monsieur Gallatin lui-même...

Emperruqué, rasé, très ancien régime, M. Gallatin faisait précisément son entrée.

— Monsieur Gallatin lui-même, poursuivait éloquemment mon parrain, monsieur Gallatin, tout propriétaire qu'il soit des six plus belles maisons du quartier haut, serait incapable, sans y risquer sa ruine, de consommer une once d'un produit si coûteux. Du chocolat ! Il y a dix ans, monsieur, que j'en ai oublié le goût et jusqu'à la couleur. Du chocolat ! Qu'est-ce que c'est que ça ?... Est-ce blanc ? rouge ? vert ? bleu ?...

— Bien, bien, faisait l'homme avec un sourire équivoque. Vous êtes en règle. Jusqu'au revoir, terminait-il en tendant sa main pouacre.

Mon oncle la lui secouait dans un grand geste de sincérité.

— Jusqu'à quand vous voudrez, cher ami.

Mais quand l'autre retirait sa paume, ce n'était jamais sans qu'on y vît briller l'apparence flagrante d'une pièce d'or.

Tout se passait ainsi le mieux du monde.

Sitôt le gabelou disparu, mon parrain ouvrait un grand placard bondé de marchandises, d'où il ne tardait pas à tirer une boîte empaquetée et ficelée qu'il remettait tranquillement à M. Gallatin.

— Un quart de livre comme d'habitude, n'est-ce pas ?

Et tandis que M. Gallatin faisait sonner une genevoise dans la caisse de tante Aline :

— Et vous savez, ajoutait mon parrain, pour du chocolat qui a peut-être fait, pour arriver des ports anglais dans ma boutique, un trajet égal à deux fois le tour du monde, à ce prix-là, ce n'est pas cher !

Chapitre II

La classe du père Couronne

Aussi, tous les matins, ne manquait-on pas de me voir mêler mes mollets nus et ma frimousse curieuse à la divertissante cohue qui s'agitait chez l'oncle Vidoudez. J'y trouvais en outre le bénéfice d'un bâton d'angélique ou d'une poignée de dragées qu'accompagnaient quelques taloches amicales de mon oncle ; je regardais les militaires français faire la cour à ma tante ; je faisais enrager Ranguille, en compagnie de mon cousin Adhémar, galopin de mon âge ; et nous nous moquions sans plus de répit que de pitié de la laideur extraordinaire de la Babi, qui n'interrompait ses pesées que pour nous foudroyer d'un œil courroucé. Je m'amusais royalement.

En principe, j'étais censé venir chercher Adhémar pour aller au Collège, où nous étions condisciples dans la classe du père Couronne, régent de sixième. Mais, en ce temps-là, si l'ordre régnait

dans l'administration de l'Empire, il ne régnait pas précisément au Collège de Genève. Les collégiens venaient ou ne venaient pas ; cela n'avait aucune importance. Indifférents, las et passifs, soumis sans zèle, à peine ponctuels eux-mêmes, les régents n'exigeaient nulle assiduité de leurs élèves, qu'ils semblaient même inviter par leur triste mansuétude à la plus déplorable négligence. Nos maîtres donnaient d'un air morne leurs leçons. Ils ne sévissaient ni ne stimulaient. Il n'était pas jusqu'au bedeau Griffon, à la réputation pourtant terrible, qui ne participât à la dépression générale et ne rossât plus que d'une trique découragée de rares délinquants.

Aussi le plus souvent, Adhémar et moi, nous abstenions-nous sans scrupule d'aller rendre nos devoirs au père Couronne. Nous préférions les joies de l'épicerie ou celles de la rue au relent moisi de la classe de sixième. En cas de presse dans la boutique, nous aidions au commerce, donnions un coup de main à la vente, ficelions les paquets ou faisions les commissionnaires. Sinon, quand nous en avions assez d'asticoter le courtaud ou d'agonir la Babi, nous allions rôder tout notre soûl dans la ville ou ses alentours. On nous rencontrait alors trôlant l'œil en éveil et la riposte gouailleuse le long des hauts-bancs, semant le trouble dans les

jeux de la marmaille sur la Madeleine ou épouvantant de nos hurlements de sauvages les fripières de la rue Punaise ; on nous trouvait le nez en l'air autour des tueries de l'île ou de Longemalle ; on nous surprenait poursuivant de lazzis les plus honorables baigneurs, qui, selon la coutume, dont nul que nous autres polissons ne s'avisait de rire, circulaient entièrement nus, à tout âge et quelle que fût l'heure du jour, sur les quais, les places, ainsi que dans les rues voisines de l'eau ; il n'était pas rare non plus qu'on nous vît, précoces citoyens, nous intéresser aux affaires publiques et faire cercle avec les commentateurs de nouvelles autour des bulletins de la Grande Armée placardés au Molard. D'autres fois, délaissant l'intérieur bruyant de la ville, nous allions muser sous les ombrages du bastion d'Yvoi ou au soleil du Petit-Languedoc ; la porte Neuve nous voyait passer sous son fronton et devant son factionnaire, franchir son pont-levis et nous diriger d'un pas leste du côté de la pelouse de Plainpalais où nous attirait l'ébaudissement de quelque spectacle forain ; ou, pris de velléités plus champêtres, nous montions jusqu'au petit bois couronnant le coteau de la Bâtie, d'où nous contemplions au loin la dentelle blanche des Alpes ou, sous nos pieds, la jonction bleue et grise du fleuve Rhône et de la rivière

Arve. Tout cela était instructif, sain, amusant. C'était, sans doute, l'école buissonnière ; mais quelle école !

Il nous arrivait cependant aussi, aux jours de pluie, de nous rendre au Collège. Au haut de la montée abrupte de la Vallée, la cour offrait son gravier, ses six ormes, ses deux vieux bâtiments posés en potence, la loge toute neuve de Griffon et Griffon lui-même, la calotte sur la tête, la poussine sous l'aisselle, le canif aux doigts, entouré d'élèves qui lui faisaient tailler leurs plumes d'oie. Mélancoliques et noirs, les régents s'abordaient, le dos rond. Cassées à coup de marteau par la France, les armes en bas-relief de Genève laissaient encore entrevoir, au-dessus de l'escalier du principal, les formes mutilées d'une aigle et d'une clef. Sous le porche roman de Calvin, le père Couronne venait ouvrir la porte de sa classe. Nous en pénétrions la pénombre maussade.

Au grand complet, nous étions dix-sept, dont trois Français. Mais, même aux jours de pluie, il n'y avait jamais plus d'une douzaine de présents. Nous nous répartissions au large des pupitres. Une immense carte d'Europe couvrait le mur. On y voyait l'Empire français en rouge, poussant jusqu'au Rhin son énorme flaque de sang, débor-

dant sur la Hollande et le Hanovre, inondant la moitié de l'Italie ; puis c'étaient, en teintes plates, les États feudataires : l'Espagne, l'Helvétie, le grand-duché de Varsovie, la Confédération du Rhin avec son infini morcellement ; les pays encore libres restaient en blanc et seules leurs frontières étaient coloriées : les empires d'Autriche et de Russie, le royaume de Grande-Bretagne, la petite Prusse.

Une baguette de coudrier à la main, le père Couronne nous inculquait cette géographie compliquée.

Nous devions apprendre dans leur détail les cent trente départements français avec leurs chefs-lieux. Ce n'était pas, qu'on m'en croie, une petite affaire. Il y avait le département de Rhin-et-Moselle, chef-lieu Coblence ; le département de Sambre-et-Meuse, chef-lieu Namur ; le département de l'Escaut, chef-lieu Gand ; il y avait celui du Zuydersée, chef-lieu Amsterdam ; celui des Bouches-de-l'Elbe, chef-lieu Hambourg ; le département du Pô, avec Turin ; celui de l'Arno, avec Florence ; le département de Rome, chef-lieu du même nom ; il y avait le département du Mont-Blanc, avec Chambéry ; le département du Simplon, avec Sion...

Et il y avait le département du Léman. Celui-ci, on l'étudiait moins sommairement.

— Comment le département du Léman est-il borné ? demandait le père Couronne.

— Le département du Léman, répondait l'élève interrogé, est borné au nord par le lac qui lui donne son nom, à l'est par les départements du Simplon et de la Doire, à l'ouest par le département de l'Ain et au sud par celui du Mont-Blanc.

— Quel est le chef-lieu du département du Léman ?

— Le chef-lieu du département du Léman est Genève.

— En combien d'arrondissements est-il divisé ?

— Le département du Léman est divisé en trois arrondissements, qui sont ceux de Genève, de Bonneville et de Thonon.

Le père Couronne se déclarait satisfait ; mais son ton déconfit et sa mine allongée ne le donnaient guère à croire. Il essuyait pensivement ses lunettes et nous considérait d'un œil bizarre.

Au demeurant, nous avions fini par savoir, sans trop de défaillances, nos cent trente départements français, dont celui du Léman, chef-lieu Genève.

Mais un jour, il arriva quelque chose qu'il faut mentionner. Ce jour-là, il y avait en classe, je m'en souviens, Branchu, Monachon, Plonjoux, Dechapeaurouge, Lissignol, Méjean, Bouchard, Colladon, Lecointe, tous Genevois. Les trois Français étaient absents.

— Attention, me dit Adhémar, le père Couronne n'a pas sa tronche ordinaire !

Il entrait, contre son habitude, le bugne sur la tête, le teint excité, la démarche vive. Il sauta allègrement sur sa chaire. D'un regard il enveloppa sa sixième. Il s'aperçut immédiatement de l'absence des trois Français. Son œil éclata et, perdant la notion des usages jusqu'à oublier de faire la prière, il s'écria tout essoufflé :

— Ah ! mes amis !... mes chers enfants... Nous le regardions stupéfaits.

— Mes amis... mes enfants !... Il... Il... Il est... Il est battu !...

Un grand silence, comme une épouvante, se fit d'abord sur la classe. Puis un murmure confus sortit de toutes nos poitrines, un murmure croissant, grondant, qui se précisa enfin en une interrogation anxieuse :

... L'Empereur ?...

— Oui... Lui !... L'Empereur !... Battu, vaincu !... Napoléon !...

— ... Napoléon ?...

— C'est en Allemagne... à Leipsick...

Une ruée de joie nous souleva, nous emporta d'un même et irrésistible mouvement, nous jeta à l'assaut de notre vieux maître, nous accrocha à ses basques.

— Oui... oui... la nouvelle est encore secrète... Ah ! mes enfants !... mes enfants !... Secrète, mais certaine !...

Il nous serrait dans ses bras, nous étouffait ; des larmes roulaient de ses yeux et tombaient sur nos visages. Une immense émotion nous étreignait tous.

Lorsqu'elle se fut un peu calmée et qu'il nous eut dit ce qu'il savait, la bataille de trois jours, les canons pris, les cent mille tués et blessés, la poursuite des Alliés, la retraite sur le Rhin, il nous engagea à reprendre nos places en ajoutant, plein d'enthousiasme :

— Aujourd'hui, pas de leçons !... Je vais vous raconter une histoire.

Radieux, nous nous groupâmes devant lui sur les premiers bancs et, le menton dans la main,

nous nous apprêtâmes à boire religieusement ses paroles.

— À l'époque où notre patrie jouissait du trésor de la liberté, commença solennellement le père Couronne, il y avait une fois, mes amis, un homme nommé Berthelier...

Sa voix tremblait, comme s'il courait un grave danger à oser nous faire ce récit. Mais peu à peu elle s'assura, entraîné qu'il était par l'ardeur des grands souvenirs qu'il évoquait. Pour nous, nous étions déjà tout vibrants, car ces mots de « patrie » et de « liberté », que nous entendions pour la première fois résonner publiquement à nos oreilles, produisaient sur nos jeunes imaginations une impression extraordinaire.

Ce ne fut pas une histoire, mais dix histoires, que nous raconta le père Couronne. Quand la hache fut tombée sur le cou de Berthelier, que le sang eut giclé et que le bourreau, brandissant la tête du martyr, eut crié horriblement : « Que ceci serve d'exemple aux traîtres ! » le père Couronne entama incontinent l'histoire de Lévrier, que suivirent celles non moins étonnantes de Pécolat, de Besançon Hugues et de Bonivard, ces autres héros de l'indépendance genevoise. Puis il nous conta l'Escalade. Nos cœurs battirent à se rompre, tan-

dis que les échelles se dressaient contre les murs et que les cuirasses noircies se coulaient sans bruit dans le fossé, et nos rires éclatèrent joyeusement lorsque la mère Royaume eut encapuchonné de sa marmite le chef du Savoyard ébouillanté. Ce fut ensuite l'histoire de Pierre Fado, tragiquement arquebusé pour avoir trop aimé le peuple. Puis le père Couronne nous conta l'enfance du petit Jean-Jacques Rousseau, dont les ouvrages immortels inspirèrent aux hommes l'admiration de la nature et l'horreur de la tyrannie.

Et à mesure que les heures passaient et que notre régent parlait, un sentiment nouveau, indicible naissait et gonflait en nous : l'amour ardent de notre pays. Suspendus à ses lèvres, nous palpitions, nous frémissions, nos yeux s'humectaient, notre sang s'enfiévrait, nous aurions voulu crier, nous élancer, courir, saisir à notre tour l'épée, l'arquebuse ou le fusil et donner notre vie pour la liberté.

Quelle journée ! Nous en avions plus appris en ces quelques heures que pendant toute une année de classe. Sous son bonnet pédagogique et dans les trois tours de sa cravate blanche, notre vieux maître en paraissait transfiguré.

Mais quand ce fut fini et que le carillon de midi fut tombé de la haute cathédrale qui avait vu se dérouler tant d'événements héroïques, je n'oublierai jamais l'accent avec lequel le père Couronne nous dit en nous licenciant :

— Mes enfants, mes amis, gardez la mémoire de ces choses. Mais, pour Dieu, ne racontez à personne ce qui s'est passé ici aujourd'hui, à personne, à aucun de vos camarades, pas aux Français surtout, à personne... Je serais perdu !...

Chapitre III

Perplexités

De ce jour-là, je m'intéressai plus attentivement à la vie publique. Il faut dire aussi qu'elle devint tout à coup singulièrement passionnante. Des mouvements de troupes ébranlaient les rues. Devant les bulletins du Molard, les groupes s'ameutaient jusqu'à rompre la circulation ; les bras discutaient, les cannes zigzaguaient, les visages s'empourpraient. On voulait des nouvelles, celles qu'on lisait affichées passant pour mensongères. Des gens brandissaient des journaux tout aussi suspects : la *Feuille d'Avis*, le *Moniteur*, la *Gazette de Lausanne*. On courait à l'arrivée d'une diligence ou d'une chaise de poste ; une foule impatiente recevait et interrogeait les voyageurs, qui, n'en sachant pas plus qu'elle, l'interrogeaient à leur tour.

Les bruits les plus extraordinaires circulaient et trouvaient crédit :

— Les Russes sont à Mayence !

— Les Autrichiens marchent sur Bâle !

— La Suisse va être envahie !...

À travers l'entrecot, des hauts-bancs aux boutiques, marchands et brocanteurs politiquaient, oubliant, contre tout principe, leur commerce. Théâtre d'une inextricable confusion, la rue du Marché retentissait d'invectives, se hérissait de poings, brassait les blouses paysannes avec les habits citadins par-dessus l'écroulement des légumes ou l'éventrement des poissons, et l'on entendait déjà de menaçants accents sardes s'élever contre les clameurs françaises, tandis que l'œil inquiet des policiers impériaux observait sans résolution le désordre.

Rue des Allemands-dessous, devant l'épicerie de mon oncle, l'encombrement était énorme. Mon parrain lui-même, activant le compas de ses longues jambes, lançait de tous côtés de joyeuses reparties aux pratiques, ou, juché sur une barrique, acrobatique et délirant, il interpellait plaisamment les passants :

— Hâtez-vous de faire vos provisions !... Le sucre est encore à vingt-deux francs ; dans huit jours on ne l'aura pas à moins de vingt-deux sous !

Le soir, une fois la boutique fermée, de grands conciliabules avaient lieu dans la chambre à man-

ger du premier étage. La Babi débarrassait vite la table des reliefs du souper, laissant toutefois, autour de la lampe de cuivre, les verres, les brocs, la miche et une tomme de Savoie. Des faïences luisaient sur le dressoir ; un trio de bûches chantait et pétillait dans la cheminée.

On ne tardait pas à voir survenir le notaire Barbazan, le voisin du dessus. Il arrivait en pantoufles, en robe de chambre à ramages et en bonnet grec à gland d'or. Après un compliment choisi à ma tante, il prenait place près du feu, dans le grand fauteuil à crémaillère. Il humait une prise et commençait à émettre des propos pleins de sens. L'herboriste Malherbe le suivait de près. Il apportait le bruit tout chaud de la Fusterie, où il tenait sa droguerie. Il était bègue et rondouillet.

On versait du vin. Les langues claquaient.

— Il est bon, dégustait le notaire.

— C'est du vin de la comète, disait mon parrain.

— De la coco... comète ! Belle cucu... cuvée ! déclarait l'herboriste.

Mon père ne manquait pas non plus d'apparaître.

— Ah ! çà, brigand, faisait-il en m'apercevant, tu as encore soupé chez ton parrain !

Mais on sentait qu'il était heureux d'avoir eu ce prétexte pour venir m'y chercher.

— Eh bien, que dit-on par la ville ? demandait-il, lui qui, descendu du sommet de sa maison de Derrière-le-Rhône, n'avait pu apprendre grand'chose.

— Eh bien, mon vieux, criait tout jubilant mon parrain, ça y est, ils ont passé le pont de Bâle !

— On didi... disait même tantan... tantôt qu'ils zézé... z'étaient... à Bébé...

— À Berne ?

— À Bébé... Berne, juju... justement.

— À Berne ! s'exclamait mon père.

— Mais alors, pâlissait tante Aline, ils peuvent être ici dans cinq ou six jours ?

— Dans cinq ou six jours.

— Nous allons avoir un siège !

Nous écoutions médusés. Car depuis que ces conversations impressionnantes se tenaient dans la chambre à manger, nous avions cessé, Adhémar et moi, de gaminer épouvantablement, selon notre louable habitude, dans la cuisine, de jouer aux grimaces avec la Babi et de lui servir les tours les plus pendables pendant qu'elle récurait ses casseroles. Maintenant, nous nous mêlions au cercle

des grandes personnes, où, bouche bée, nous nous trouvions participer de tout notre sérieux, sans nous étonner autrement de cette métamorphose, à la gravité des circonstances.

Et la Babi, elle aussi, était là. Le tablier aux hanches, les bras nus jusqu'au biceps, tavelée et machurée, le nez camard, le cheveu filasse, avec ses florissantes joues de vingt ans, énormes, rebondies, rubicondes, où disparaissaient ses petits yeux vairons et où se fendait de bizingue sa bouche élastique et lippue, elle était là, la Babi, de toute sa caricature, de toute son incomparable laideur, qui faisait d'elle un objet d'hilarité et de stupéfaction, et certainement la fille la plus disgraciée de tout Genève et même de Ville-la-Grand, d'où elle était originaire. Elle était là, et elle écoutait comme nous, se demandant sans doute quelles gens pouvaient bien être ces Autrichiens qui, dans quelques jours, allaient camper aux portes de Genève et lancer peut-être des boulets sur les toits de la rue des Allemands-dessous.

— Un siège ! quelle plaisanterie ! sursautait mon parrain. Les fortifications ne sont pas en état, et ce n'est pas avec leurs quinze cents hommes..., des mômes !... ça n'a pas dix-huit ans ?... Des

hommes, il n'y en a plus... ils sont tous morts dans les Sibéries...

— Popo... possible qu'ils rere... reçoivent des renren... renforts...

À ces mots, la colère de mon parrain ne connaissait plus de bornes.

— Qu'ils y viennent, criait-il, on les attend !... La garde nationale genevoise se lèverait plutôt comme un seul homme pour empêcher les renforts d'entrer et aider les Autrichiens à jeter la garnison à la porte !

— Ventre de biche ! comme vous y allez, Vidoudez ! s'étonnait le notaire Barbazan en tapotant sa tabatière. Moi qui vous croyais un ami des Français ?

— Je le fus, je l'ai été, exposait avec rancune mon parrain. Oui, quand ils proclamèrent tous les hommes égaux, que sous l'influence de leur grande révolution nous fîmes la nôtre, que nous bouclâmes les aristocrates et qu'il n'y eut plus à Genève qu'une seule classe de citoyens, oui, à ce moment je les aimais et je les admirais. Mais, maintenant, je ne les aime plus, ils m'indignent..., ils me dégoûtent ! Entendez-vous, monsieur, les Français me dégoûtent !... Comment, voilà des gens qui font la république, qui vous sigougnent

très proprement un roi, qui promulguent les droits de l'homme, qui vont partout criant qu'ils vont délivrer les peuples de leurs tyrans, et qui ne trouvent rien de mieux, en fin de compte, que de nous prendre à nous notre liberté, de s'aplatir eux-mêmes comme des mulots sous la botte d'un général vainqueur, de se donner un empereur, de se laisser mener et abattre par millions comme des moutons sur tous les champs de boucherie de l'Europe et de faire crever tout le continent de faim pour empêcher les Anglais de faire tranquillement leur commerce : Ah ! vous appelez ça la Grande Nation ?... Mille francs de droit sur le chocolat, monsieur, mille francs ! Voilà le résultat de la Révolution !

À cette véhémente sortie personne ne savait trop que répondre, car au fond tout le monde pensait à peu près de même.

— Triste temps, finissait cependant par émettre le notaire Barbazan, triste temps, mon ami, où pour nous débarrasser de la France qui, après tout, est notre mère...

— Notre marâtre !

— ... nous en soyons réduits à ne plus fonder d'espoir que sur les baïonnettes de Sa Majesté Apostolique et Romaine !...

Sur quoi, le notaire Barbazan, que les aristocrates, au temps de leur puissance, avaient jadis exilé et qui n'avait pu revoir sa ville natale qu'à la faveur de l'aurore révolutionnaire, éternuait trois fois et, tirant un grand mouchoir de foulard rouge, y enfouissait un nez gros d'appréhension.

Mon père, lui, ne se préoccupait pas d'éventualités trop lointaines. Il allait au plus pressé et, en bon Genevois, souhaitait simplement la fin de la domination étrangère. On verrait bien à s'arranger après !

Avant de se séparer, on buvait un dernier verre.

— Allez, allez, ça ne vous fera pas de mal, versait mon parrain. C'est du vin de la comète.

— De la coco... comète... belle cucu... cuvée...

Dans le petit froid de la nuit, nous regagnions, mon père et moi, tout pensifs, notre demeure. Il était tard. Dix heures tombaient gravement de Saint-Pierre. Sur le pavé gluant notre falot de corne glissait une lueur fuyante.

Chapitre IV

L'arrivée des Autrichiens

Dépassant encore l'impatience de l'oncle Vidoudez ou les appréhensions du notaire Barbazan, les événements se précipitaient. De jour en jour, d'heure en heure, l'aspect de la ville changeait. Les paysans, fuyant la campagne, rappliquaient sur Genève. On les voyait arriver en longues théories par la porte de Rive. Leurs chars de bagages, leurs bestiaux et leurs mioches encombraient les Rues-Basses. Harassés et débraillés, les petits voltigeurs français couraient par détachements, le shako de travers, la jugulaire flottante, transportant des armes et des outils, tramant des caissons, convoyant du matériel. De temps en temps, une pièce d'artillerie roulait en cahotant, le coffret entre les fiasques, au milieu des claquements de fouets et des ébrouements de naseaux. On relevait les parapets, on palissadait les fossés. Des jeunes gens en-

fourchaient des chevaux et piquaient des deux sur la route de Suisse pour aller aux nouvelles.

Il va sans dire que nous étions fourrés partout, Adhémar et moi, véritablement doués du don d'ubiquité, tantôt à Cornavin, tantôt à Neuve, l'instant d'après à Rive ou à la Cité, ne voulant pas perdre une goutte de l'étonnant spectacle. Nous n'avions pas remis le pied au Collège, où, du reste, à ce que nous apprit Plonjoux, le père Couronne, trop excité et incapable de poursuivre ses leçons, avait pris le parti de fermer sa classe. L'autorité civile n'existait plus. On assurait que le préfet, suivi de ses fonctionnaires, avait déjà filé, ainsi que la douane avec sa caisse. La ville, en état de siège, restait aux mains du général Jordy, qui avait autre chose à faire, on se l'imagine, qu'à s'inquiéter de ce qui se passait, ou plutôt ne se passait plus au Collège. On le voyait galoper furieusement d'un quartier à l'autre, apoplectique et lourd sur son alezan, se déchaîner comme une trombe par les rues, dans la ruée de son escorte de dragons. On se demandait avec inquiétude si ce ratapoil nourrissait vraiment le projet de résister et de sombrer dans sa gloire absurde de vieux soudard, au prix d'un bombardement et de l'assaut de la cité frémissante qu'il occupait encore.

Mais aux tambours de la garnison répondaient maintenant les tambours des milices. Les citoyens descendaient en armes des maisons, prêts à renforcer de leurs rangs bourgeois les quatre compagnies organisées de l'Elite genevoise. Celles-ci se rassemblèrent sur la Treille. Nous allâmes les voir. Les grenadiers portaient le grand bonnet à poil et le haut plumet rouge ; le double baudrier se croisait sur le justaucorps ; la culotte blanche moulait la cuisse, et la guêtre noire prenait la jambe jusqu'au-dessus du genou. Les chasseurs s'enorgueillissaient du vaste shako à pompon vert ; l'épaulette frangeait l'habit bleu, tandis que le long pantalon blanc tombait largement sur le pied. Un piquet d'énormes sapeurs, l'ourson au crâne, le tablier au ventre et la hache sur l'épaule, complétaient ce magnifique corps, que des officiers en bicorne inspectaient rigoureusement.

Les faces étaient énergiques et mystérieuses. Qu'allaient-ils faire ? De terribles rumeurs secouaient la foule.

Allaient-ils, obtempérant aux ordres de Jordy, coopérer à la défense de la place, ou, conscients que l'heure de la délivrance venait enfin de sonner, n'allaient-ils pas plutôt procéder d'emblée à l'arrestation du général français, annihiler l'effort

de la garnison et, comme mon parrain le pensait, ouvrir eux-mêmes les portes aux Autrichiens ?...

— Ils sont à Nyon !...

Ce fut une explosion de joie, les Français n'avaient pas assez de troupes et de canons pour garnir le rempart. Ils avaient reçu en tout quatre cents hommes. Laissée maîtresse de l'intérieur de la ville, la garde nationale, tant militaire que bourgeoise, occupait à présent tous les postes, les corps de garde, l'arsenal, les bâtiments publics, les magasins à poudre. Elle était seule à maintenir l'ordre, et, la nuit, on pouvait entendre de simples citoyens, en vêtement civil et en chapeau rond, mais l'arme au bras, crier : « Qui vive ! » aux officiers impériaux, qui répondaient sur un ton de sourde rage : « France ! »

On attendait les Alliés d'un instant à l'autre. À plusieurs reprises on avait déjà cru apercevoir, du haut du bastion, leurs éclaireurs pirouettant sur le coteau de Pregny.

Le matin du trente décembre, je m'en souviendrai toute ma vie, le jour se leva triste et gris. Un remuement extraordinaire remplissait dès l'aube la ville, dont les carrefours brasillaient encore des

feux de bivouac des milices. Soudain, une formidable hurlée roula et se répercuta de toutes parts :

— Ils fichent le camp !...

— Qui ?...

— Les Francillons !...

Les fenêtres s'ouvraient, montrant des faces ahuries sous des bonnets de nuit ; les maisons crachaient leurs habitants ; un cliquetis de bottes, de sabres, de crosses, de grolles et de socques dégringolait les rues ; la générale battait ; Boguet, le cul-de-jatte, se jeta à tour de bras dans la Cité... C'était étourdissant, terrible, magnétique.

Des soldats isolés ou par groupes débandés, le sac de peau de vache à l'épaule, partaient déjà les premiers.

— Adieu à Genève ! criaient-ils. Adieu, terre hospitalière !...

Et l'on ne savait s'ils étaient joyeux de partir ainsi sans avoir fait le coup de feu, s'ils en avaient assez de la guerre et du lustre épuisant de l'Empire, ou si leur feinte gaîté couvrait une ironie tragique.

Je courus à la porte Neuve, par où s'opérait la retraite. La garde citoyenne en occupait les abords. Il y en avait un piquet devant le théâtre,

un autre au bastion d'Yvoi, un autre au bastion Souverain, un autre à l'avancée, un autre à la poudrière. De petits détachements passaient toujours devant nous, crottés et fourbus. Ils s'engageaient sous l'arche monumentale de la porte, franchissaient les ponts et s'éloignaient dans la direction de Carouge.

On attendit un temps assez long. Puis le gros de la colonne française parut dans le cours de la Corraterie. Il était dix heures du matin. Un silence de mort régnait sur cette partie de la ville. Pas un cri ; pas une acclamation. On n'entendait que le bruissement de la colonne qui avançait, le pas sourd des hommes, le clapotis des chevaux, le grelottement des tambours.

Une ouate de brouillard s'écharpait aux arbres de la Treille.

Tout à coup, j'aperçus, perchée sur le mur de la grille d'Yvoi, le bras coulé autour d'un pilier, une haute silhouette, un long corps immobile, sous une tête en extase qui regardait. C'était le régent Couronne.

— Portez armes !

Ce commandement retentit dans le grand silence tout au long des divers postes échelonnés de

la garde nationale, tandis que la tête de la colonne française débouchait sur la place.

— Portez... armes !..... tez... arm... !

On l'entendit vibrer jusqu'au lointain de l'avancée :

— ... é... ar !...

La tête était formée d'un peloton de cavalerie, assez hétéroclite. Il y avait là des dragons en veste verte, le dos taillé du fusil, quelques hussards et chasseurs, dont un de la garde impériale, avec le colback à flamme rouge, le dolman à brandebourgs, la culotte de peau jonquille et la chabraque de tigre. Ils s'engouffrèrent deux par deux dans la porte, et le fer de leurs chevaux battit les planches de la passerelle. Le 8e voltigeurs les suivait, en uniformes bleus liserés de blanc, fripés et bourbeux, la giberne leur tapant le derrière. Leurs officiers portaient le shako galonné d'or, les plaques et les guirlandes, le hausse-col et les bottes à revers. Leur drapeau, encadré d'abeilles, avant de disparaître sous l'arc, salua de son aigle et de ses trois couleurs.

Les lignards venaient ensuite. Sur les pantalons blancs les habits bleu foncé balançaient rythmiquement leurs poignets et leurs pattes d'épaulettes rouges ; les shakos en cône renversé et les jugu-

laires plaquées de cuivre encadraient des visages imberbes et pâles d'insomnie. Toute cette infanterie n'atteignait pas un millier d'hommes. Une dizaine de canons, aux attelages incomplets, passèrent après. C'étaient des pièces de 8 et de 4. L'une d'elles, manquant de chevaux, était traînée par ses servants. Ceux-ci avaient le shako à ganses rouges, l'habit bleu, les guêtres noires. Quelques artilleurs à cheval portaient l'habit vert. Les caissons étaient longs et étroits ; ils avaient à l'arrière une roue de rechange. Une bête s'abattit. On la releva. Elle flageola désespérément sur ses jambes, puis retomba. On coupa vivement ses traits et on la laissa crever sur la place.

Le défilé se termina sur un modeste train. Il avait duré vingt minutes. On attendit encore quelque temps pour laisser sortir les traînards. Puis, quand les guêtres du dernier Français eurent passé devant le corps de garde, on poussa le râteau de l'avancée, on ferma à double tour et on leva le pont-levis.

Personne n'avait vu le général Jordy. C'est en vain que les yeux avaient cherché son bicorne à plumes blanches dans le bouillonnement multicolore de la retraite. On apprenait bientôt que, frappé d'une attaque, tandis que les tambours français

battaient le départ et que parvenait déjà le son des trompettes autrichiennes, le vieux soldat s'était effondré comme une masse dans son appartement de la maison des Trois-Rois.

Ce même jour, à deux heures, les Autrichiens entrèrent. Mais, entre temps, il s'était passé un petit fait qui, pour ma part, m'impressionna vivement. En passant à Bel-Air, où s'était rangé pour les recevoir le demi-bataillon de nos chasseurs, je remarquai dans leur tenue une légère modification. Sous le pompon vert de leur shako, ils avaient arboré une curieuse cocarde, que mes yeux n'avaient jamais vue, mais que mon cœur connaissait bien. Les couleurs en étaient rouge et jaune. C'était la cocarde genevoise.

Les Français sortis par le sud, les Kaiserlicks entrèrent par le nord. Une foule immense s'était portée dans les rues qui descendaient de Cornavin. Elle était contenue par deux files de gardes bourgeoises qui faisaient la haie depuis la porte jusqu'à Bel-Air. Aux abords mêmes de la porte, un vaste espace libre avait été ménagé. On y voyait circuler des estafettes. Un piquet de nos grenadiers occupait le corps de garde. Sur le rempart flottait un grand drapeau blanc.

Soudain des sonneries claironnèrent au delà des murs. On vit la double porte de Cornavin ouvrir lentement ses quatre battants, tandis que s'abaissaient les lignes enchevêtrées du pont-levis. Quelques instants après, une nuée de uhlans, jetés en éclaireurs, faisaient leur apparition, caracolant, dansant, la lance sur le pied, envahissaient la place de leur horde bigarrée, puis se formaient en colonne et s'engageaient dans la rue de Cornavin, toutes leurs petites flammes papillotant au vent. Ils étaient suivis d'un corps brillamment caparaçonné de vingt musiciens à cheval, dont les cuivres éclatants éclaboussaient les échos d'une fanfare étourdissante. Puis, au milieu d'un vide impressionnant, dans une escorte de cavaliers bizarres, terriblement moustachus, jaunes et sauvages, tout hérissés de fusils, de pistolets, de grands sabres recourbés à la turque, et qui, disait-on, étaient des cosaques, s'avançait, sur une magnifique bête pie, le Commandant de l'avant-garde des Hautes Puissances Alliées, le général feld-maréchal comte de Bubna.

À sa vue, des cris partirent de la foule jusque-là muette :

— Vivent les Alliés !...

D'autres ajoutèrent :

— Vive notre libérateur !...

Il chevauchait froid et soupçonneux, l'œil scrutant la double rangée de nos hautes maisons et les files de nos bourgeois au port d'armes. Sur la courbe de son menton puissant de courts favoris noirs arrêtaient leurs pattes épaisses. D'énormes mèches de cheveux débordaient du bicorne et venaient presque couvrir le sourcil. Sous le grand manteau blanc, l'habit vert foncé se constellait d'étoiles, de plaques et de croix, et un panache vert clair dominait le chapeau largement galonné d'or.

Auprès de lui, sur un cheval isabelle, se cambrait l'uniforme rouge d'un général anglais.

— Vivent les Alliés !...

Une formidable cavalerie suivait les chefs, leur escorte et leur état-major. On vit défiler par escadrons nombreux des dragons vêtus de blanc, des cuirassiers bardés d'acier noir, des hussards de toutes couleurs, verts, gris, bleus, jaunes, dont les quatre cents hussards rouges de la légion allemande, qu'accompagnait une renommée de férocité effroyable, avec leurs petits yeux de brigands dans leurs trognes d'assassins, moitié en shakos rouges, moitié en shakos noirs, sous leurs quatre guidons aux armes d'Autriche, deux à fond blanc,

deux à fond jaune, précédés de leurs timbaliers et suivis de leurs chevaux de main.

— Mâtin, fit Adhémar, les yeux écarquillés, quelle écurie !

L'infanterie ne le lui cédait en rien. Elle s'avançait puissante et massive, toute blanche du col aux genoux, la baïonnette au fusil et le havresac dans le dos. La coiffure était des plus bizarres : elle se composait d'extraordinaires shakos en forme de mitres, garnis par devant de fourrure et par derrière de branches de feuillage. Les officiers avaient la taille ceinte d'une écharpe de soie jaune. Quelques-uns portaient leurs cheveux noués en perruque, avec une mince queue leur tombant comme un serpent mort entre les omoplates.

— *Vorwaerts* ! criaient-ils continuellement d'une voix cinglante.

Et les lignes de mitres se suivaient, se suivaient ; aux bataillons blancs succédaient de nouveaux bataillons blancs ; et dans tout ce blanc tranchaient seuls les parements et les troussis bleu clair. Mais les faces différaient profondément. Tantôt c'était le poil fauve, l'œil bleu, la chair mafflue des têtes germaniques, tantôt le teint ocre et la pommette saillante des Croates, tantôt le regard bridé des Esclavons. Un régiment hongrois passa. Celui-là

offrait un uniforme particulier : l'habit azur à courtes basques, le col et les poignets rouges, la culotte bleue collante comme un maillot et se couturant du haut en bas de boutons dorés. Puis c'étaient derechef des habits blancs, des habits blancs, des habits blancs. La porte de Cornavin en engendrait interminablement... Comment Genève pourrait-elle absorber cette invasion ?

De douze à quinze mille hommes défilèrent ainsi pendant près de deux heures devant nos yeux épouvantés. La ville en était remplie, regorgeante. C'était un tintamarre infernal. Les casernes, bondées, ne logeaient pas plus du quart de ces troupes. Partout, sur les places, aux carrefours, le long des rues, les faisceaux se formaient, les bivouacs s'installaient. Il y en avait à Bel-Air, à Saint-Gervais, à la Fusterie ; la Corraterie en était hérissée ; on en trouvait au Bourg-de-Four, sur la Treille ainsi que dessous, tandis que des régiments entiers ne faisaient que traverser la ville et s'éloignaient par la porte de Rive pour aller chercher des cantonnements dans les villages.

Devant la Maison-de-Ville, dans sa cour et le long de son escalier sans marches, sous la halle de l'Arsenal, dans la Grand'Rue, où Bubna avait pris

l'hôtel de la Préfecture pour quartier général, c'était un grouillement inimaginable d'uniformes boueux, de chevaux affolés, d'officiers haletants, de gardes bousculés, de notables éperdus. Un corps de musique exécutait à grands ronflements de cuivres un hymne patriotique que nous ne connaissions pas. Partout, des groupes de soldats pénétraient dans les maisons pour se faire héberger, brandissant des billets de logement au nez de bourgeois ahuris, ou sous la conduite de fourriers qui, munis de longs rôles qu'ils crayonnaient hâtivement, jaugeaient d'un coup d'œil les façades et dépêchaient leurs hommes dans l'obscurité des allées.

Un vaste bruit de mangeaille emplissait déjà les immeubles et sortait des fenêtres ; des odeurs de soupe s'épandaient, des fritures grésillaient, des bouchons claquaient. Le long des troupes en bivouac, des marmites arrondissaient de place en place, sur des feux de fascines, leurs ventres énormes, et tandis que de nombreuses mains se tendaient aux flammes, d'innombrables autres déversaient dans les chaudrons bouillonnants des têtes de choux, des baquets de pommes de terre, des chapelets de saucisses, des abatis de volailles et des quartiers de lard. Les ménagères accouraient de toutes parts, chargées de provisions.

Jupes et uniformes se mêlaient pour activer cette formidable cuisine. Citoyennes et Kaiserlicks rivalisaient de zèle. Tout Genève festoyait les « libérateurs ».

La nuit était depuis longtemps tombée, que nous rôdions encore dans ce remue-ménage prodigieux, dont les mille et une scènes retenaient tour à tour notre curiosité, fascinaient notre attention, provoquaient notre rire, notre effroi ou notre éberluement. Le rougeoiement des brasiers accentuait les ombres des arbres et des murs, projetait ses escarbilles sur l'acier des faisceaux, coloriait de jaune, de pourpre, de violet les habits blancs qui s'y démenaient comme des fantoches. Des cris et des chants trouaient partout les ténèbres. Des falots circulaient. Des lumières bougeaient aux étages des maisons. On entendait des hoquets et des bris de bouteilles. Parfois une trompette sonnait ou une galopade se précipitait. Une grande odeur de poussière, de suint, de cuir et de victuaille remplissait la ville dans le froid qui se précisait et sous le ciel sans étoiles où trônait seule, sur le bloc noir de la porte Neuve, une lune sanguinolente.

Il nous fallut pourtant nous arracher à ces attraits et songer à regagner la rue des Allemands-

dessous. À notre tour, nous avions faim, et l'on devait s'inquiéter, chez l'oncle Vidoudez, de ne pas nous avoir vu reparaître.

— C'est égal, fit Adhémar pour résumer ses impressions, ces Ostrogots ont de sales gueules !

Et, comme pour lui donner raison, nous eûmes une frayeur épouvantable à voir tout à coup surgir de l'ombre d'une guérite, au coin de la ruelle des Deux-Perdrix, un de ces grands diables de Kaiserlicks, moustachu, hérissé, terriblement coiffé de sa mitre énorme et singulière, qui nous lançait d'une voix rauque, tandis que claquait la batterie de son fusil :

— *Wer da ?*

Nous déguerpîmes comme des lièvres. Un instant après nous nous engouffrions dans l'allée de l'épicerie et nous débouchions, haletants, dans la chambre du premier étage, où nous trouvions, autour de la table et de la lampe de cuivre, toute la compagnie habituelle, plus que jamais pérorante et tumultueuse, mon parrain, tante Aline, la Babi, mon père, le notaire Barbazan, sans oublier l'herboriste Malherbe, qui décrochait d'un ton surexcité :

— Le matin, Franfran... Français ; à mimi... midi, Gege... nevois ; le soir, Autritri... tritri...

— Chiens ! terminait bruyamment mon parrain en laissant tomber son poing sur la table.

Telle fut, selon ce que j'ai vu et entendu, cette journée du trente décembre mil huit cent treize.

Chapitre V

Gidouille

Il faut maintenant que je raconte comment nous fîmes la connaissance de Gidouille.

Nous ne le vîmes pas ce soir-là, ce soir du trente décembre, ce premier soir des Autrichiens. Mais il y était déjà, il était chez l'oncle Vidoudez, et si nous étions descendus dans l'arrière-boutique, si nous avions poussé la porte d'une certaine dépense, inoccupée pour lors, sinon par quelques tonneaux ayant encaqué des harengs, nous l'eussions entendu ronfler, nous eussions aperçu sa lourde forme débottée, bienheureusement vautrée sur une grosse paillasse, poings fermés et la couverture de camp au menton.

Car voici ce qui s'était passé pendant que nous galopions par la ville.

— Bonté divine !... Mossieu Vidoudez !...

Effarée, la Babi était venue chercher mon oncle chez l'herboriste, où il était allé bavarder des événements et voir un peu l'aspect de la place, l'épicerie, comme la plupart des autres boutiques, ayant clos ses volets, par mesure de sûreté, à l'entrée des troupes.

— Mossieu Vidoudez !... la maison est pleine de soldats !...

Mon parrain était accouru sur ses longues jambes et avait trouvé tante Aline aux prises avec un sacré vaguemestre qui, dans son charabia auquel elle ne comprenait rien, voulait lui colloquer tout un brelan de drôles. On avait fini par s'expliquer et, à travers les *potztausend*, les *tarteifle* et les *donnerwetter*, par répartir équitablement entre les habitants les six soldats qu'il s'agissait de loger dans l'immeuble. Malgré ses cris, le notaire Barbazan avait dû en prendre un, comme les autres.

— *Sei doch glicklich, dass er net zwie kriege* ! avait ajouté le facétieux vaguemestre, avant d'aller opérer plus loin.

Et c'est ainsi que, pour son compte, mon oncle Vidoudez s'était vu gratifier de Gidouille.

Gidouille, bien entendu, n'était pas son nom. Celui-ci, nous l'apprîmes plus tard, mais il était si difficile à prononcer, que nous dûmes renoncer à nous en servir pour l'usage quotidien. Aussi la nécessité d'un surnom s'imposa-t-elle et, en raison de son bel appétit, des manifestations énormes et singulières auxquelles cet appétit donna lieu et des vingt livres de Genève qu'au bout de peu de temps de séjour notre hôte avait déjà ajoutées à son poids, le baptisâmes-nous Gidouille d'un commun accord.

Pour le moment, il n'était encore que l'Ostrogot. Mais, abreuvé, restauré, gavé par les soins empressés de tante Aline et de la Babi, il avait fait preuve d'une telle puissance de déglutition, son personnage avait semblé si étrangement bâti, taillé, accoutré, ses manières avaient produit un étonnement si complet, sa voix s'était répandue en sonorités si saugrenues et son odeur avait paru si repoussante, que, quelques heures après son arrivée impromptue, il était déjà légendaire. Et, tandis qu'assommé de son plantureux repas et d'un sommeil trop explicable après sa traversée de la Suisse, il était allé s'effondrer sur la paillasse qu'on lui avait préparée, il n'était guère question que de lui au premier étage de l'oncle Vidoudez.

On s'extasiait sur son aspect crasseux, sur son teint jaune, sur ses pommettes aiguës, sur sa mâchoire proéminente, sur son cheveu rabougri. On n'en revenait pas de son nez plat et de la considérable sauvagerie de ses yeux obliques.

— Fichtre ! on ne voudrait pas rencontrer ce gaillard-là dans le bois des Frères, opinait mon père.

— Ma foi, il est encore plus laid que toi, la Babi ! s'exclamait joyeusement mon parrain.

Et la Babi partait d'un large rire, toute secouée dans ses jupes du plaisir de penser qu'il y avait maintenant dans les murs de Genève une créature encore plus laide qu'elle.

On commentait ses exclamations incompréhensibles, ses rauques intonations ; on se demandait ce que signifiaient les vocables bizarres qui sortaient de ses lèvres tannées ; on aurait voulu savoir d'où il était, d'où il venait, quel était son pays, ce qu'il pouvait bien penser de la guerre, des contrées qu'il avait parcourues, des extraordinaires aventures qui l'avaient amené jusque dans la ville de Genève, à la suite du feld-maréchal Bubna, et de cette ville de Genève elle-même, dont il venait pour la première fois de fouler le pavé sous ses semelles conquérantes et dont il avait admiré,

sans nul doute, les hautes maisons, les dômes impressionnants, les eaux écumantes et le neigeux horizon de montagnes.

Mais Gidouille, – appelons-le dès à présent Gidouille, – Gidouille n'avait pu donner aucune explication. Il en eût été bien empêché. Gidouille ne savait pas un mot de français.

Ou plutôt, pour être véridique, il n'en savait tout juste que deux. Ces deux mots-là, je m'excuse de les rapporter, mais l'exactitude m'y oblige, – ces deux mots, – s'il n'eût été que de moi, j'en aurais choisi d'autres, – ces deux seuls mots étaient : « bougre » et « foutre ». C'est à quoi se réduisait son vocabulaire. C'est tout ce qu'il avait recueilli dans ses campagnes, tout ce qu'il avait ramassé sur les champs de bataille, retenu de ses multiples contacts avec les Français, des corps à corps qu'il avait engagés, des prisonniers qu'il avait pu faire, des ventres qu'il avait tenus pantelants au bout de sa baïonnette, des blessés qu'il avait achevés.

Il est vrai que, tout fier de ce mince savoir, il en faisait un abondant usage, les lançait sans compter, les tonitruait à tout propos en roulant ses prunelles de chat. Mais ce n'est pas avec deux mots, fût-ce ces deux-là et pour énergiques qu'ils soient, qu'on arrive à se faire comprendre. Les f... et les

b... de l'étonnant Gidouille n'ouvraient pas de riches perspectives sur l'ampleur de sa pensée.

Le français faisant défaut, on eût pu encore s'arranger de l'allemand. Mon oncle et mon père mâchaient quelque peu de bernois. Mais Gidouille ne savait guère plus d'allemand que de français. Il connaissait tout au juste les commandements militaires et il y répondait par les gestes appropriés : *Vorwaerts* !... *Marsch* !... *Gewehr auf* !... *rechts*... *links*... *Feuer* !... *sturmlaufen* !... *kein Quartier* !... À ce compendium guerrier, il ajoutait une douzaine de vocables d'ordre plus directement civil et pratique, et dont voici l'à peu près complète nomenclature : Io... *nee*... *Kartoffel*... *Fleisch*... *Wurscht*... *trinken*... *Schnaps*... *sauf* !... *Toback*... *eene scheene Frau*... Plus quelques noms propres. À celui de Bubna, il faisait le salut militaire ; aux mots de *Kaiser Franz*, sa face illuminée témoignait du plus vif enthousiasme ; à celui de *Franzosen*, il prenait un air terrible et faisait le simulacre de tout massacrer ; et si l'on s'avisait de prononcer le nom de *Napoleone*, il entrait dans un état de fureur indescriptible, écumant, bavant, grinçant des dents et courant partout en hurlant des jurons dans un idiome qui devenait dès lors parfaitement inaccessible.

Quant à savoir quel était ce mystérieux langage dans lequel s'exprimait son humeur, lorsque ses deux mots de français et ses douze mots d'allemand avaient épuisé leur pouvoir, il n'y fallait pas plus songer qu'à préciser l'heureux ciel sous lequel il avait vu le jour. Là, toutes les conjectures étaient admises, toutes les suppositions pouvaient se donner cours :

— Ce doit être du hongrois, opinait gravement le notaire.

— À moins que ce ne soit du bohémien, supputait tante Aline avec inquiétude.

— Ma foi, émettait mon parrain, je croirais plutôt que c'est du cosaque.

— Du coco... du cosaque, approuvait à son tour l'herboriste.

Mais cosaque, bohémienne ou hongroise, la littérature du phénomène Gidouille n'en restait pas moins incompréhensible à de bons habitants de la ville de Genève, qui, peu de semaines auparavant, ne se seraient jamais doutés qu'ils auraient à héberger un pareil numéro.

Ces récits, comme bien on pense, avaient surexcité au plus haut point mon imagination. Aussi, le

lendemain matin, dès la première heure, réapparaissais-je rue des Allemands-dessous, follement curieux de contempler de mes yeux l'extraordinaire Ostrogot de l'oncle Vidoudez.

Je le trouvai dans la cuisine. Son aspect n'était pas inférieur à la description qui en avait été faite.

Chevauchant une escabelle, sans habit, le gilet dégrafé sur la toile écrue de la chemise et le bonnet de police campé sur la trogne, notre homme s'occupait de décrotter ses bottes. Armé d'un couteau, il en détachait la boue par tranches épaisses. Cette opération ne l'absorbait pas au point de le laisser insensible au voisinage d'une table chargée de ce qui restait encore de son déjeuner : un quartier de vacherin, une miche fortement ébréchée et un pot de piquette au deux tiers bu. Sa lame allait du cuir de la chaussure au bois du fromage. Il y prélevait une coutelée de l'onctueuse pâte, l'étendait sur la coupe du pain, taillait, mordait, entonnait et se remettait au travail la bouche pleine, le tout accompagné d'une importante rasade.

Plantés sur nos jambes, Adhémar et moi, nous ne perdions pas un de ses mouvements. Et la Babi aussi le regardait, médusée. Nous formions cercle autour de lui, à une respectable distance, et de nos

trois paires d'yeux fixes nous l'examinions, nous le surveillions comme une bête d'espèce curieuse, dangereuse aussi, prêts à fuir à la moindre alerte.

— Si c'est Dieu possible ! murmurait la Babi, cet ogre aura bientôt dévoré tout un vacherin et une miche de pain de trois livres !

— Comment qu'y s'appelle ? demandai-je.

— On ne sait pas. Y parle pas chrétien.

— Fromage bon !... bon, ça !... *Kaese gut* ! risqua Adhémar.

— Io ! io !... mugit le soudard avec un énorme rire, en raclant l'intérieur de la boîte où adhérait encore une couche de croûte.

— Comment que vous vous appelez ? fit Adhémar. *Wie heisst ihr* ?

Mais l'Ostrogot, voulant apparemment signifier qu'il ne comprenait pas, se borna à branler négativement la tête en émettant :

— *Nee... nee...*

— Êtes-vous Autrichien ?

— *Nee... nee...*

— Cosaque ?

— *Nee... nee...*

Puis tout à coup paraissant comprendre :

— *Nee Kozak, nee* ! grogna-t-il énergiquement, *Ia nissam Kozak* !... Pfii !...

Et il accentua sa dénégation d'un virulent crachat qui partit étoiler le varron à l'autre bout de la cuisine.

Nous dûmes inférer de cette mimique expressive qu'il se défendait énergiquement d'être un Cosaque.

Alors Adhémar, qui s'enhardissait de plus en plus, lui décocha :

— Ben, mon vieux, si t'es pas un Cosaque, t'es toujours bien un soldat du général Bubna !

À ces derniers mots, les yeux obliques de l'inquiétant gaillard scintillèrent de joie. Nous le vîmes dresser sa haute taille sur ses jambes musclées et sur ses pieds bandés de toile :

Guénérall Boubna !... *Guénérall Boubna* !... proféra-t-il avec feu.

Il joignit les talons et, de la botte qui chaussait son bras droit, il fit solennellement le salut militaire.

— Vive le général Bubna ! criâmes-nous, gagnés par son ardeur.

Mais nous nous aperçûmes bientôt que le général Bubna n'était pas seul à provoquer son enthousiasme.

Gardant sa position et l'œil fixe devant lui, notre homme tenait sous son regard la figure rebondie de la Babi, ses joues de pleine lune où disparaissaient deux petits trous vairons sous des cheveux filasses, et dans ce regard se lisait la plus profonde admiration. Il fit trois pas, tandis qu'un sourire béat tendait jusqu'aux oreilles les commissures de ses lèvres et jusqu'aux sourcils celles de ses paupières, puis il exprima sur un ton d'indicible conviction :

— F... ! Eene scheene Frau !...

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda la Babi en reculant effrayée.

— Il dit, fit Adhémar, que vous êtes une belle fille, la Babi.

La Babi rougit jusqu'au sommet de ses énormes joues, puis elle prit le parti d'éclater de rire en disant :

— Eh bien, en voilà un malappris !...

Mais le malappris montra qu'il avait de l'éducation en ne poussant pas plus loin, pour le moment, le témoignage de son admiration.

Il se rassit, reprit son décrottage, du couteau passant à la brosse, sifflotant, chantonnant, pendant que nous ne nous lassions pas de nous émerveiller de son aspect. Au bout d'un moment, et comme les bottes reprenaient peu à peu couleur de cuir, nous le vîmes porter les doigts à sa bouche avec le simulacre de les enduire de salive, puis d'en frotter sa chaussure.

— *Daï mi da namajem tchizmé* ! miaulait-il en même temps.

À cette gesticulation bizarre et à ce langage macaronique, nous ne pûmes retenir un accès d'hilarité.

— F... ! *Daï mi chta bilo*... recommençait-il en accentuant sa pantomime, comme pour nous faire comprendre qu'il avait besoin de quelque chose.

Le subtil Adhémar eut une illumination.

— Je devine ce qu'il veut. Il demande de quoi graisser ses bottes !

C'était cela, car lorsque la Babi eut disparu dans l'office pour en revenir avec une superbe couenne de lard, la face jaune et mobile du drôle s'éclaira sur tous ses plis et son contentement éclata en une cascade de syllabes non moins sonores et non

moins charivariques que celles dont il nous avait déjà gratifiés.

Mais une fois en possession de la couenne, un scrupule le prit. Luisante et grasse, la couenne glissait entre ses doigts. Il en considérait l'aspect appétissant, il en flairait l'engageante odeur. « C'est dommage, semblait-il penser, c'est dommage de réserver cet excellent morceau à l'usage de mes bottes ! » Et l'on voyait ses dents alléchées pointer sous ses lèvres humides.

— Vas-y donc ! lançait Adhémar. T'as encore de la place !

Il ne tarda pas à le faire voir. Sans plus longue perplexité, il ouvrit sa cavité buccale, y enfourna progressivement le friand lardon, qu'en quelques coups de mâchoire il eut bientôt complètement englouti.

— Bonté divine ! s'ébahissait la Babi.

— Maintenant, fit Adhémar, il faut lui en redonner un autre pour graisser ses bottes.

Ah ! non, se récria-t-elle, pour qu'il me l'avale encore, merci !... Pour ses bottes, il n'aura que de la chandelle.

Elle en avisa une à moitié consumée dans un chandelier, un vieux bout de chandelle, jaune,

boursouflé, mou, qu'elle lui présenta malicieusement et avec un geste de nargue.

— *Io* ! *io* ! s'épanouit-il en s'en emparant joyeusement.

Il en écrasa quelques coulées, qu'il étendit du pouce sur sa chaussure. Puis, jugeant suffisant ce parcimonieux astiquage, il se mit à considérer sa chandelle du même œil concupiscent dont il avait tout à l'heure convoité sa couenne de lard.

Mais sa méditation fut beaucoup moins longue. Il rouvrit une bouche profonde, et nous connûmes le prodigieux ahurissement de l'y voir engouler cet affreux morceau de vieille chandelle, l'y enfouir incontinent tout entier, l'y assujettir, l'y broyer, l'y mâcher et l'y remâcher, en donnant les signes de la plus vive satisfaction.

— Miséricorde ! s'écarquillait la Babi, le voilà maintenant qui mange du suif ?...

À la fois admiratifs et dégoûtés, nous suivions avec intérêt les phases de l'absorption de ce répugnant dessert.

— Bon appétit ! faisait Adhémar. T'étouffe pas ! Laisse rien perdre ! On t'en redonnera, du nougat !...

Toute la musculature faciale de l'Autrichien remuait de plaisir et de gourmandise autant que du travail de la mastication. Ses paupières se fermaient et s'étiraient. De ses lippes lubrifiées débordaient des baves de suif, qu'il refoulait du dos de la main ou ramenait à grands coups de langue.

— Si c'est Dieu possible ! continuait à se confondre la Babi.

Mais les exclamations de la grosse fille ne tardèrent pas à se changer en cris d'épouvante. Ayant chaussé ses bottes, notre mangeur de chandelles, la bouche encore à moitié pleine, sauta sur ses talons et, pour manifester sa belle humeur, se mit à exécuter je ne sais quelle sauvage pyrrhique, au rythme d'une mélopée bizarre qu'il entremêlait de cris inarticulés. Puis, tout à coup, après un saut gigantesque et un hurlement suraigu, nous le vîmes s'élancer sur la Babi et la poursuivre à travers la cuisine, en prétendant à toute force l'embrasser.

— B... ! f... ! vociférait-il. *Io* ! *io* ! *Eene scheene Frau* !... *Al' ié lépa* ! *Al' ié krasna* ! *Moram ié polioubiti* !...

Il l'accula au coffre de la pendule et, tandis que, saisie à bras le corps, elle se débattait comme une grosse poule, il lui plaqua deux baisers retentis-

sants sur les joues et un troisième en pleine bouche.

Sur quoi, très content de lui-même, il revint tarir son pot de piquette en finissant de chiquer sa mèche.

Pour extraordinaire qu'eût apparu, dès ce premier contact, le vorace et truculent Gidouille, il fallut vite reconnaître qu'il n'était nullement seul de son espèce. À ce point de vue plus particulièrement gouliafre, on peut même affirmer, sans esprit d'exagération, que la plupart des habits blancs amenés dans nos murs par le cheval pie du feldmaréchal Bubna étaient tout autant de Gidouilles.

L'épicerie Vidoudez qui, vers les huit heures du matin, devant la tranquillité publique et sur une proclamation rassurante du général autrichien, avait rouvert ses volets, ainsi que les autres boutiques et hauts-bancs des Rues-Basses, l'épicerie était pleine de monde. Tandis que l'on se disputait les denrées qui commençaient à affluer de Suisse et sur lesquelles, franches de l'affamante douane napoléonienne, une joyeuse baisse de prix se faisait déjà sentir, les récits les plus divers s'échangeaient sur les événements de la nuit. Chacun, s'évertuant à parler plus fort que son voisin et à

vaincre le tumulte général, en avait à raconter de toutes les couleurs sur les Kaiserlicks. Commères et barjaques n'avaient jamais si éperdument battu du claquet. Les dames du haut n'hésitaient pas, pour une fois, à leur donner non moins loquacement la réplique ; et il n'était pas jusqu'aux Savoyardes de la campagne qui, ayant elles aussi leurs garnisaires à loger, n'apportassent des villages, grossies de bouche en bouche, les rumeurs les plus incroyables. Il y avait de quoi devenir sourd. Mon parrain lui-même, habitué pourtant au vacarme de sa clientèle, avait peine à recevoir les commandes et à glapir, d'une voix victorieuse, les cours sensationnels auxquels il offrait ses sucres, ses cafés, ses thés anglais, voire ses chocolats, qu'il avait maintenant l'extrême avantage de pouvoir vendre ouvertement.

Quel carillon ! C'étaient de bruyants et innombrables détails sur tout ce qu'avaient fait, perpétré, commis les Autrichiens, de grands étonnements sur leurs mœurs, leurs pratiques, leurs costumes, des anecdotes à n'en plus finir sur leur installation chez l'habitant, des rires inextinguibles sur leur langage peu intelligible et les expédients auxquels il fallait recourir pour se faire entendre d'eux.

Mais le sujet principal des racontars, celui sur lequel on ne tarissait pas, c'était leur effroyable appétit. Là, la matière était tellement énorme, qu'il serait illusoire d'essayer d'en fournir la plus légère esquisse. Les inépuisables interlocutrices se dénombraient les unes aux autres les jambons, les cervelas, les quartiers de bœuf, les sacs de farine, de fèves, de lentilles, les rôtissoires, les marmites, les tonneaux qu'elles avaient dû décrocher, embrocher, vider, bourrer, écumer ou mettre en perce pour satisfaire à la voracité de leurs hôtes affamés. Elles se narraient avec épouvante les excès gastronomiques de ces formidables goinfres. Ces Hongrois et ces Esclavons avalaient tout comme des animaux. Si le repas se faisait quelque peu attendre, ils n'hésitaient pas à déchirer les viandes toutes crues. On en avait vu plumer des canards et les dévorer encore palpitants. Non contents d'engouffrer tous les aliments réputés comestibles, ils mangeaient le cuir, la paille, la colle, la cire, l'amidon, les éponges, la pommade, le savon, buvaient l'œillette, la navette, le vinaigre, l'esprit de vin, l'eau de Cologne.

Quant aux chandelles, ils les considéraient comme un mets de choix. Ils ne pouvaient pas en voir brûler une sans s'en emparer, préférant demeurer dans l'obscurité plutôt que de laisser partir

en fumée une aussi délicate friandise. Ils avaient plusieurs manières de s'en accommoder. Tantôt, ils en trempaient la soupe ; tantôt, ils les fondaient et en lampaient la graisse ; tantôt, ils en entrelardaient leurs grillades ; tantôt, ils les suçaient délicieusement comme des bâtons de sucre d'orge ; tantôt enfin, et c'était le plus souvent, incapables de résister à leur ardeur bestiale, ils les bouffaient à pleines dents et s'en empatouflaient la gueule. Peu s'en était fallu, assurait-on, qu'ils n'eussent mis à sac les chandeliers de la place Maurice, si bien que, pour éviter ce pillage, on avait dû protéger ceux-ci par un fort piquet de garde nationale.

Au milieu de ces récits, ceux qu'en maniant ses poids et sa bascule la Babi ne manquait pas de faire entendre à son tour, touchant notre Ostrogot, ne faisaient pas mauvais effet. À mesure qu'elle répétait l'histoire du bout de chandelle, ce bout devenait une chandelle tout entière, puis deux chandelles, puis trois chandelles, et quand elle l'eut servi une douzaine de fois, c'était bien une livre de chandelles bien pesée qu'elle eût juré l'enfer et le paradis l'avoir vu manger en sa présence.

— Mon Père ! chevrotait la mère Douvaine, faut-y qu'y soient gouliards, tout de même, ces idolâtres !...

— Y vous mettraient père et mère à saler dans la saumure ! s'écriait maman Pidoux. M^me^ Brandon amplifiait :

— On me dirait demain qu'ils ont mangé les pierres de Saint-Pierre, que, ma foi, j'y croirais !

Et la Babi, encore toute émotionnée, concluait :

— Ah ! on a bien raison de dire : un estomac d'Autriche !

Un estomac d'Autriche !... Le mot fit fortune. On le répéta, on le colporta. Nos commères le recueillirent, le distribuèrent. Quelques heures après, il circulait de boutique en boutique, de haut-banc en haut-banc. On l'entendait à la Fusterie, au Molard, à la Grenette ; il courait les Rues-Basses ; il passait les ponts, allait divertir Saint-Gervais ; quelques heures encore et il n'hésitait pas à franchir les fortifications, partait à la conquête de Cologny, de Genthod, de Jussy...

De jour en jour, son succès s'accrut. On ne se lassa pas de s'en réjouir durant toute l'occupation autrichienne. Longtemps après, on s'en souvenait

encore et, dans les veillées, les vieux ne manquaient jamais de le citer, lorsqu'ils faisaient à leurs enfants le récit des événements. Si bien qu'aujourd'hui l'expression est devenue chez nous d'un usage courant, et qu'à la différence du reste du monde, qui a cru devoir lui conserver un jambage inutile, on ne dit plus autre chose, à Genève, en parlant d'un homme qui digère tout, que ceci : « Il a un estomac d'Autriche. »

Promu à la dignité de mot historique, cet humble coq-à-l'âne s'est enfin vu conférer l'enviable privilège de braver les siècles sous le burin de Clio. Les plus graves historiens l'enregistrent avec le même soin que les mémorialistes les plus familiers. L'estimable Mallet le consigne, non moins que le scrupuleux Roget. Gosse le rapporte. Il figure à sa place dans Rilliet, et M. Chapuisat à son tour ne manque pas d'en faire état. L'importance de cette tradition a paru telle qu'on en a recherché l'origine, et il ne faut pas désespérer de voir un jour quelque obstiné fouilleur d'archives consacrer une thèse érudite à fixer ce point capital. Le mot fameux a été successivement attribué à bien des gens. On l'a fait naître tantôt rue du Marché, sur la bouche allanguée d'une marchande de vive, tantôt place du Molard, des lippes adipeuses de la tenancière de l'auberge de la Rose. Les écri-

vains aristocratiques, qui tirent toujours la couverture de leur côté, ont voulu en faire hommage à la cuisinière d'une dame de la rue des Granges. Mais la vérité est qu'il a vu le jour dans le bas de la ville, rue des Allemands-dessous, dans l'épicerie de l'oncle Vidoudez, et que c'est la Babi, notre Babi, la Babi de Ville-la-Grand, qui, de sa bouche de bizingue, en a pour la première fois proféré les syllabes immortelles.

Mais quelque ruineuse que parût devoir être pour la bonne ville de Genève, ses paisibles bourgeois et ses braves ménagères l'invasion de ces faméliques estomacs d'Autriche, on n'avait garde de s'en montrer trop fâcheusement préoccupé. Nul sacrifice ne semblait trop grand pour satisfaire leurs exigences. Ne savait-on pas que c'était grâce à eux que Genève venait d'échapper à l'étreinte de la serre impériale, que c'était à leur présence qu'on devait le renouveau de l'activité commerciale, l'afflux des subsistances, l'abondance à la veille de reparaître après tant d'années de famine, comme si, en nous apportant les moyens de les mieux sustenter, ils nous offraient aussi ceux de faire bombance avec eux ?

Libre à la mère Douvaine de les traiter de gouliards, il n'en était pas moins vrai que, si elle pouvait maintenant se payer du vrai café et même se promettre d'en boire de nombreux bols avant de mourir, c'étaient eux qui le lui valaient. Et bien que, de son côté, mon parrain, l'épicier Jean-Jérôme Vidoudez, ne fût pas sans inquiétude sur le sort de ses chandelles et ruminât déjà le moyen de les soustraire aux dents aiguës des Kaiserlicks et à celles du soldat Gidouille en particulier ; bien qu'au reste, il se fût toujours arrangé pour n'avoir pas trop à souffrir de l'ingérence du blocus continental dans ses affaires, il n'en était pas moins enchanté de pouvoir vendre du café à la mère Douvaine et d'avoir l'avantage de débiter dorénavant du chocolat à M. Gallatin sans plus avoir à corrompre le fisc d'une manière aussi contraire à la morale éternelle qu'à son honnêteté personnelle. Il n'était pas enfin jusqu'à la Babi qui ne commençât à se rendre compte des bénéfices de la situation nouvelle et qui, en voyant l'entreprenant Gidouille, botté, mitré, magnifiquement harnaché, faire le beau dans la rue des Allemands-dessous en attendant l'heure de rejoindre son régiment que le feld-maréchal Bubna allait passer en revue sur la Plaine, ne se sentît toute remuée au souvenir en-

core brûlant des trois baisers qu'elle en avait reçus.

Chapitre VI

La restauration genevoise

Une partie de la population jouissait même d'un bonheur sans mélange. C'étaient les aristocrates et les partisans des aristocrates, ceux que, d'un mot imagé et qui les définissait pittoresquement, on appelait les Englués. Pour eux, l'arrivée des Autrichiens, de leurs grands sabres, de leurs mitres enfeuillagées et même de leurs estomacs, signifiait avant tout le retour à l'ancien régime. Aussi ne se tenaient-ils plus de joie. Le peuple paierait et leur règne reviendrait.

On les voyait déjà montrer leurs museaux ironiques par les rues, ressortir la culotte et le soulier à boucle, reteindre l'épée, recoiffer le tricorne. À leur air épanoui et à leur démarche arrogante, on eût dit que ni la constitution, ni la révolution n'avaient eu lieu et que, de par cette nouvelle invasion étrangère, on se retrouvait un quart de siècle en arrière, aux beaux temps de l'Édit noir.

Artisans et bourgeois ne laissaient pas déjà de s'interroger avec une certaine inquiétude : « Allons-nous retomber sous la coupe de nos Magnifiques ? » On racontait que depuis longtemps ceux-ci conspiraient dans l'ombre, qu'ils s'étaient constitués en comité secret, qu'ils avaient envoyé des émissaires aux Alliés... L'indépendance était recouvrée, peut-être ! Mais au profit de qui ? Pour qui intervenaient les « libérateurs » ? Et si la République de Genève était restaurée, serait-ce la République égalitaire de 1791, ou ne serait-ce pas la République oligarchique d'avant 89, celle qui avait arquebusé Fatio, supprimé la fête de l'Escalade pour ne pas déplaire à Sa Majesté sarde et brûlé le *Contrat social* devant la porte de l'Hôtel-de-Ville ?

Effectivement, les mauvais présages se précisèrent, et les bruits les plus sinistres coururent, lorsqu'on vit les gardes nationaux de service enlever la cocarde rouge et jaune de leurs shakos pour la remplacer, sur un ordre venu on ne savait d'où, par la cocarde noire, qui était celle de l'ancien Conseil.

— Ça y est, faisait-on, nous sommes joués !

Le lendemain, qui était le jour de l'an, je me trouvais avec Adhémar, un peu avant midi, dans la

Grand'Rue. Nous méditions d'aller sur la Treille nous jouer le sac de billes que nous avions reçu chacun pour nos étrennes. Une foule compacte et bigarrée s'était amoncelée sur la placette de l'Hôtel-de-Ville. Elle débordait dans le Puits-Saint-Pierre et la rue Saint-Germain, remplissait la halle de l'Arsenal, bouchait l'accès du Bourg-de-Four. Les tromblons bourgeois s'y mêlaient aux bonnets populaires et aux coiffures autrichiennes. Seul point fixe, le globe d'or de la fontaine émergeait de la houle des têtes, porté sur sa colonne corinthienne.

— On dit qu'ils ont constitué un gouvernement provisoire, expliquaient des voix.

— Ils se sont entendus avec Bubna.

— C'est les ci-devant qu'ont manigancé ça.

Sur le coup de midi, les portes de l'Hôtel-de-Ville s'ouvrirent. On en vit sortir un petit cortège, escorté de grenadiers et de chasseurs. Et précédé d'une musique. C'étaient les Magnifiques. Il y en avait vingt-deux, tous portant l'habit noir, le tricorne et la ganse. J'entendis murmurer des noms : Lullin, Des Arts, Pictet de Rochemont... Juché sur le bassin de la fontaine, je pus reconnaître moi-même, sous sa perruque poudrée et sur son jabot

de dentelles, la vieille frimousse chafouine de M. Gallatin.

Un grand maigre, celui qu'on avait dit être Pictet de Rochemont, s'avança, un papier à la main. Après un roulement de tambour, il se mit à lire une sorte de proclamation, dont je perçus quelques bribes :

« ... Les autorités françaises s'étant retirées... Le très illustre et très excellent Seigneur Monsieur le Comte de Bubna... Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique... Intentions bienveillantes des augustes Souverains... Confiance de nos compatriotes... Attachement à tous les devoirs que la Patrie et la Religion nous imposent... En conséquence, nous nous constituons en Gouvernement... » Sur son jabot de dentelles, la tête de M. Gallatin se rengorgeait.

Mais quand l'orateur eut fini, au lieu des applaudissements que ces belles paroles prétendaient soulever, ce fut un silence de mort qui répondit dans la foule. Les citoyens se regardaient accablés. Pictet de Rochemont toussa, cracha, réassujettit d'un geste noble son tricorne sur sa perruque et fit signe à la musique qui joua : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* Puis la troupe aristocratique se mit en route, descendit la

Grand'Rue et fit halte place du Grand-Mézel, où la cérémonie recommença.

À Bel-Air, à Coutance, la proclamation fut lue de nouveau, toujours dans le même appareil. Mais, en route, la petite troupe s'était grossie. Tous les Englués de la ville, avertis comme par une traînée de poudre, accouraient de toutes parts pour lui faire cortège et menaient maintenant grand tapage. On criait : « Vive Genève ! Vivent les syndics ! À bas la Révolution ! Au lac les jacobins ! Mort aux Français ! Vivat Austria !... » Au Molard, c'était devenu une véritable manifestation, et il n'eût pas fait bon ne pas faire chorus aux acclamations déchaînées. Un malheureux cabinotier ayant eu l'imprudence de risquer un : « Vive l'égalité ! » fut immédiatement saisi, enlevé de terre par vingt bras furieux et envoyé proprement barboter, la tête la première, dans une banne de féras.

— « Les autorités françaises s'étant retirées de notre ville et une partie de l'une des armées des Hautes Puissances qui travaillent à assurer à l'Europe les bienfaits de la Paix étant aujourd'hui dans nos murs... », reprenait pour la sixième fois la voix inlassable et désormais triomphante de Pictet de Rochemont.

— Vive la Restauration !...

— Vivent les Alliés !...

— *Es lebe das heilige rœmische Reich* !

Les gueules autrichiennes tonitruaient maintenant de concert avec les vociférations engluées. C'était un formidable hourvari. Comprenaient-elles, ces hures, ce dont il s'agissait, et ce mot de « Restauration » qui sonnait dans Genève à leurs oreilles poilues leur représentait-il autre chose que ce qu'il voulait dire pour toute l'Europe, le retour à l'ordre divin, la résurrection du passé, la reprise du droit régalien sur la Révolution, la fin de l'abomination française ? Quoi qu'il en fût, il ne pouvait faire de doute pour cette soldatesque en joie que la manifestation à laquelle elle participait à grands coups de gosiers ne fût favorisée par Bubna, voulue par le général de l'invasion.

— Restauration ! Restauration !...

Était-il même certain que pour les vingt-deux tricornes genevois qui en fournissaient le thème, ce mot signifiât davantage ? N'était-ce pas, pour eux aussi, la simple restauration d'un régime où ils étaient les maîtres, vingt-cinq ans d'histoire abolis, la République aristocratique relevant son chef orgueilleux et de ses mains vindicatives fourbissant à neuf son armorial ?

— Vive la Restauration de Genève !...

En les voyant passer, en les suivant le long de nos rues, de place en place, sous les vieux dômes des Rues-Basses, devant la tour de l'île, sous la porte du Lac, autour de la fontaine à obélisque du Molard, percevant de plus ou moins près les lambeaux de leur proclamation, écoutant leur musique et leurs acclamations, glissant entre les jambes des manifestants ou emboîtant le pas à leur tambour, je me demandais, sans toutefois me rendre exactement compte de ce que tout ce branle-bas voulait dire, je me demandais s'il fallait s'en réjouir ou s'il n'y avait pas plutôt lieu de s'en alarmer.

Toujours plus compacte et bruyante, la manifestation s'était portée sur Rive. Puis elle monta la rue Verdaine et s'en alla remplir le Bourg-de-Four.

Ce fut sa dernière étape.

— « Les autorités françaises s'étant retirées... »

Sur quoi, triomphants et roidis de toute leur magnificence recouvrée, Messieurs de Genève regagnèrent l'Hôtel-de-Ville, dans leur escorte de gardes cocardés de noir.

Ce fut un beau vacarme, le soir, chez mon oncle, lorsque la petite société s'y trouva réunie, anxieuse de commenter l'événement du jour. Chacun connaissait déjà les termes de la proclamation, qui

avait été affichée sans retard et dont de nombreux placards circulaient de mains en mains.

Le notaire Barbazan surtout paraissait consterné.

— Les misérables, gémissait-il, ils l'ont aujourd'hui, leur revanche !

— C'est illégal ! criait hors de lui mon parrain. Il fallait convoquer le Conseil général des citoyens !... Est-ce qu'ils m'ont consulté, moi, pour nommer ce gouvernement ?

— Ils n'ont consulté que Bubna ! répliquait, amer, le tabellion.

— C'est le régime du bon plaisir !

— De l'arbitraire !

— De la tyrannie !

— Après le Corse, l'Autriche ; après l'Autriche, les syndics !...

— C'est tomber de Caca... de Charybde en...

— En Scylla ?... Nous retrouvons nos maîtres d'avant quatre-vingt-douze !...

Et le notaire Barbazan, qui se revoyait déjà sur le dur chemin de l'exil, soupirait lamentablement, sous son bonnet grec à gland d'or :

— À mon âge !... Je n'y survivrai pas... Plus pondéré, mon père objectait :

— Mais que, diantre, vouliez-vous qu'ils fissent ? Réunir le peuple souverain ? L'Autrichien ne l'eût pas permis. Le principal n'était-il pas de rétablir d'abord la République ?... J'aimerais bien savoir comment tu t'y serais pris, toi, Vidoudez, à leur place ?

— Je n'en sais rien ! lançait éloquemment mon parrain. Mais ce que je sais bien, c'est que je n'aurais pas mis mon nom, moi, sous leur factum. Cette proclamation est une honte ! Jamais on ne s'est pareillement aplati !... « Le très illustre et très excellent Seigneur Monsieur le Comte de Bubna !... Sa Majesté Impériale et Royale !... la bienveillance des augustes Souverains !... » Pouah !... Même aux plus mauvais jours de notre République, le ton aurait été plus noble !... Cela pue le Kaiserlick ! Cela ne vient pas de notre Maison-de-Ville ! Cela sort du quartier général autrichien !...

— Avec lequel nos ci-devant sont en coquetterie réglée ! complétait le notaire.

— Bibi... bibigre de boubou... essayait de jurer l'herboriste, tandis que mon parrain, continuant d'exhaler sa colère, proférait :

— Et je le lui dirai, moi, à M. Gallatin, je le lui dirai... Je ne me gênerai pas pour lui exprimer ma pensée, la première fois qu'il reviendra m'acheter du chocolat !...

— Il ne daignera plus venir lui-même, soupirait ma tante, il enverra un huissier de l'Hôtel-de-Ville.

— Ou une ordonnance autrichienne !

— ... de boubou... de boubougre !...

— Quand je pense que j'ai risqué plus de cinquante fois l'amende ou la prison pour ce vieux Négatif !...

L'agitation aurait atteint un degré encore inconnu dans les fastes de la rue des Allemands-dessous, si elle ne s'était vue tout à coup dominer par un tumulte beaucoup plus effroyable, provenu de la cuisine, où les plats, les escabelles, les casseroles et les armoires semblaient se livrer à une sarabande folle au milieu de cris délirants.

Échevelée, la Babi fit irruption dans la salle, le tablier voltigeant et le corsage aux aisselles.

— C'est Gidouille ! criait-elle... C'est Gidouille, mos-sieu Vidoudez !... C'est ce Gidouille qui veut absolument me faire des chatouilles !...

L'homme s'était arrêté sur le seuil, magnifique et sauvage, cabré comme un poulain fumant de la steppe.

Il avait les naseaux barbouillés de confiture et reniflait fortement, comme soûl de provende et de fougue accumulée.

— *Oprostité, oprostité,* hennissait-il... *to ié samo chala*. B... f... ! *Chalim sé...*

— Où allons-nous ? criait mon parrain. Voilà toutes les horreurs de l'invasion qui commencent !... Non contents de nous dévorer nos vivres et de vider nos celliers, il faut encore...

— N'as-tu pas honte, s'effarait ma tante, n'as-tu pas honte, la Babi, de te laisser embrasser par un pareil brigand ?...

Mais Gidouille montra une fois de plus qu'il avait de la tenue. Il se campa sur ses fortes cuisses, fit largement le salut militaire ; puis, après avoir encore lâché un « f... ! » retentissant, il s'éclipsa. On entendit les lourds talons de ses bottes dégringoler bruyamment dans l'escalier.

— Les voilà, les voilà bien, s'effondrait tragiquement le notaire, les voilà, les sbires de la réaction !

Sur quoi la Babi se versa un grand verre de vin de la comète, pour reprendre ses esprits, tandis que l'herboriste Malherbe babolait des « bou-bougre » peu capables de rivaliser avec ceux de Gidouille, que mon parrain recommençait à fulminer contre les aristocrates et que mon père, conciliant, concluait philosophiquement :

— Bah ! nous en serons quittes pour refaire une révolution !

Chapitre VII

Leçons de français

Il serait trop long de narrer par le menu les mille incidents qui se lient dans mon souvenir au séjour des Autrichiens chez nous. Ce fut une époque troublée, instable et déconcertante. Pris entre la crainte de voir s'installer indéfiniment ces goinfres dans leur ville et la terreur d'un retour offensif des Français, les Genevois concevaient avec désagrément l'étrangeté de leur situation. On se battait tous les jours aux avant-postes ; et les avant-postes n'étaient pas loin. On voyait, le soir, leurs feux de bivouacs s'allumer des deux côtés de l'Arve. Le pont de Carouge séparait les belligérants. Les Français avaient repris le fort de l'Écluse et réussi à pousser des batteries jusque sur les hauteurs du bois de la Bâtie. Des cuviers pleins d'eau attendaient rue des Granges, en cas d'incendie causé par leurs bombes.

Mais pour nous autres, moutards, que ne préoccupaient guère les vicissitudes des combats et de la politique, nul temps ne fut plus fertile en joies et

en distractions. Nous n'avions plus de classe, le Collège, occupé par les troupes, ayant été du porche au comble transformé en caserne. Plus que jamais nous courions donc les rues animées, les berges trafiquantes et les bastions en rumeur, au risque d'attraper la bourrade d'une botte autrichienne ou le ricochet d'une balle perdue. Parfois nous assistions, du haut de la Treille, à une alerte de sentinelles ou à une canonnade lointaine. Nous nous aventurions jusque sur le plateau de Champel ou sur le coteau d'Aïre où les Kaiserlicks avaient mis des pièces. Nous passions de longues heures, à la porte Neuve, à attendre, après une affaire, les charrettes de blessés. D'autres fois, nous suivions les convois de munitions, heureux si nous pouvions dérober quelque morceau de ferraille, quelque écrou d'obus, quelque pincée de poudre dont nous faisions des pétards ; nous allions à la maraude des douilles de cartouches et des boutons d'uniformes : nous nous intéressions aux exercices militaires sur la plaine de Plainpalais ou aux tranchées de Rive ; nous guettions, à Cornavin, les arrivées de nouvelles troupes ; nous allions voir couper les arbres des Pâquis, dont on faisait du bois de chauffage ; nous accompagnions, le soir, la musique de la retraite et nous accourions aux fanfares qui annonçaient les bulletins de victoire que

l'on placardait au Molard et que l'on vendait ensuite, à son de caisse, dans toute la ville. Ce furent des temps de liesse et de vaste vagabondage.

Mais, de toutes ces distractions, la plus belle, c'était encore la schlague. Nous ne manquions jamais d'aller la voir appliquer, et c'était à peu près chaque jour. Elle se donnait à Plainpalais, ou devant la caserne de Hollande, ou à l'avancée de Neuve, ou n'importe où sous le rempart, mais toujours en public et sur le front de la troupe. Pour la moindre faute, pour un manquement à la discipline ou pour rien, selon la lubie des officiers, le soldat kaiserlick recevait la schlague. Il n'était pas rare, au coucher du soleil et avant la soupe, d'en voir cinq ou six d'alignés, la corde au poignet, attendant stoïquement leur tour. La dose était variable, allant à dix coups, vingt coups, pouvant même monter à cinquante coups. On n'allait guère au delà ; il y avait alors danger de mort. Dépouillé de son habit, le malheureux était saisi, étendu sur le sol, le dos en l'air, la chemise relevée et les chausses sur les guêtres. L'exécuteur, généralement un sous-officier, se campait, droit, auprès de lui. Fier, musculeux, hardi, il faisait valoir athlétiquement ses formes découplées, tandis que, sanglées dans la culotte de peau, ses cuisses contrastaient de toute leur arrogance avec l'humiliante

posture de celles qui s'offraient, cible nue, à son geste. D'une dextre élégante et sûre, le robuste licteur manœuvrait le bâton. Celui-ci avait l'importance d'une très haute canne ; il était fait d'un bois de bouleau ou de coudrier, dur, souple et cinglant. Comme pour en faire admirer la ligne impressionnante, le justicier en exécutait préalablement quelques savantes passes. Puis, soudain, son bras se bandait, son corps se dressait de tout son élan, l'air sifflait et la verge rapide venait s'enfoncer et rebondir sur la masse charnue qui se gonflait à ses pieds. C'était le premier coup.

Il ne faudrait pas croire que le beau bourreau se pressât ensuite de distribuer les suivants. Comme mis en goût par le jeu de sa force et l'adresse de son tour de bras, le tortionnaire mesurait les temps et calculait ses effets. Régulier et méthodique, il reprenait position et, le bout de sa gaule à terre, semblait faire savourer, après le coup qui venait de tomber, celui qui se préparait. La schlague était un art autant qu'un châtiment. Et quand on avait vu la trique se redresser, décrire à nouveau ses perfides arabesques, replonger prestement pour recommencer, inlassable et nerveuse, ses terribles évolutions, on ne savait ce dont il fallait le plus s'ébahir, de la superbe allure du flagellateur ou de la merveilleuse endurance du flagellé.

Cela durait ainsi cinq minutes, un quart d'heure, au milieu des stridences rythmiques de la verge et des plaintes, des cris, des hurlements que la schlague, dès la quatrième ou cinquième volée, ne manquait jamais d'arracher au schlagué. Quand le compte y était, on le remettait debout sur ses jambes flageolantes... ou on l'emportait.

Que j'en ai vu ainsi, dans le brouillard ou la brume, sous la pluie ou rougis des derniers rayons du soleil hivernal, que j'en ai vu de ces derrières de Kaiserlicks !... Les uns s'arrondissaient, énormes et joufflus, et la verge avait plaisir à fouailler leur rotondité ; d'autres apparaissaient secs et calleux, tannés par la selle ou durcis par le bois du caisson ; d'autres se découvraient tout couturés déjà des cicatrices d'une précédente raclée. Leurs formes et leurs aspects différaient et se distinguaient autant que peuvent varier les sortes diverses des visages. Il y en avait de gras et de maigres, de larges et d'étroits, de plats et de dodus, de mafflés, de bouffis, de potelés et de coriaces, de ternes et de luisants, de poilus et de glabres. Il y en avait de blancs comme du lard frais, de gibbeux comme des citrouilles, de riants comme la pleine lune, de grotesques et de grimaçants comme des mascarons d'église. On pouvait souvent aussi reconnaître leur provenance. Ceux

des Croates étaient jaunes et parcheminés ; ceux des Allemands s'enorgueillissaient d'un embonpoint rosé ; ceux des Esclavons, pointus et tirant sur l'olive, montraient l'os ; aux lourds fessiers de Carinthie s'opposait la prestance des jambons westphaliens, et le gigot bien en point de la puzta hongroise contrastait avec le fibreux cuissot du montagnard tyrolien. Mais quelle qu'en fût l'origine, la couleur ou la configuration, sur tous l'impitoyable bastonnade laissait ses marbrures, violettes ou sanglantes, sur tous la schlague autrichienne déposait son empreinte.

Hélas ! notre valeureux Gidouille lui-même dut y passer, et ce fut beaucoup notre faute si son râble innocent connut lui aussi les rigueurs de la schlague.

Voici comment cette fâcheuse aventure lui survint.

Nous avions conçu le projet, Adhémar et moi, de lui apprendre le français. Les leçons se donnaient à la cuisine, où le luron passait la majeure partie de ses journées, en dehors des heures de service.

Nous nous mîmes en devoir de lui enseigner tout d'abord le nom que nous lui avions forgé.

— Tu t'appelles Gidouille, lui disions-nous en lui tapant indicativement sur le ventre.

Ce fut très dur de lui inculquer cette première notion.

— Gidouille ! avait beau lui corner Adhémar aux oreilles, le butor ne faisait pas la moindre mine de comprendre ce que nous lui voulions.

— B... ! f... ! *Ia sam Maksa Batchine* ! répétait-il en riant de toute sa mâchoire.

À force de l'assourdir de : « Toi, Gidouille ! » « Moi, Adhémar ! » en le désignant et en se désignant lui-même alternativement, une lumière se mit enfin à poindre dans ce cerveau opaque.

— *Io, io,* faisait-il... Chidouille... *da, da... io, io...* Admar...

— Bravo ! l'encouragions-nous en battant des mains.

Sa face bridée s'épanouissait de satisfaction.

— *Da, da... A ova* ? fit-il en montrant la Babi qui entrait avec une charge d'assiettes.

— Ça, dit Adhémar, ça, c'est la Babi.

— La Bâbbi, répéta-t-il de son mieux... La Bâbbi !... *Maïkou mou... eene scheene Frau* !...

Les noms propres une fois identifiés, on passa aux substantifs. Tous ceux que pouvait fournir la cuisine y passèrent.

— Table, Gidouille, table !

Et nous martelions de grands coups de poing la solide table de hêtre.

— Tâbbla.

— Buffet !

— Buffet.

— Chaise !

— Chaisse.

Cuiller, couteau, pot, écuelle, jatte, bol suivirent incontinent. Puis ce furent : marmite, poêle, terrine, broche, lardoire. Il sut nommer l'eau, le bois, le feu, la braise, la cheminée, sa crémaillère et ses landiers. Il apprit même ce que c'était qu'un coquemar, un pochon, des belues, une matolle, une toupine, une boille. Il connut surtout la valeur des termes : pain, soupe, fromage, bœuf, lard, saucisse, poule, pâté, canard et cinquante autres de semblable espèce, sans oublier celui de chandelle, ainsi que l'intérêt qu'il avait à les utiliser selon ses besoins, qui étaient vastes.

— Chouppa, la Bâbbi !...

Et l'excellente fille lui apportait, toute fumante, une potée de la bonne soupe aux choux qui mijotait dans la marmite.

— Chauchiche !...

Elle tenait toujours quelque morceau de cervelas, d'andouille ou de boudin à sa disposition.

— Chaânndelle.

Depuis quelque temps, il s'en faisait dans la maison une consommation inaccoutumée.

Avec le « formache », le « chicre » et le « tchocolatte », la chandelle était décidément un des mets favoris de Gidouille. Ce mot revenait souvent au cours de ses exercices de français, et quand il prononçait son « chaândelle », il en avait plein la bouche, comme s'il en mangeait.

Bref, au bout de quelques séances, notre élève, dont la facilité naturelle, aidée par sa gloutonnerie, était encourageante, se trouvait en possession d'un vocabulaire des plus satisfaisants.

Nous-mêmes, nous avions acquis en retour quelques-uns des termes de sa langue. S'il savait qu'un chat se dit en français un chat, nous découvrîmes que ce même animal se nommait dans son idiome *matchak ;* une souris se disait *mich* ; un trou : *coupa*. Quant à savoir quel était au juste ce

langage bizarre, cela nous demeura toujours mystérieux.

Une fois suffisamment pourvu de substantifs, il fallut aussi munir Gidouille de quelques notions qualificatives.

Adhémar se haussait sur la pointe des pieds, levait les bras et, mesurant la taille du gaillard, exprimait :

— Gidouille grand.

Puis mesurant la sienne, il disait :

— Adhémar petit.

L'élève imitait les gestes, répétait les adjectifs, puis, s'accroupissant sur les talons et posant sa main sur le dos du chat, demandait :

— A matchak ?

— Chat, tout petiot, répondait Adhémar.

Sur quoi, Gidouille reprenait, montrant qu'il avait compris :

— Graânne... pétit... tout pétiot...

Puis, il prenait une croûte de fromage ou un fragment de suif, qu'il avalait en se frottant le ventre avec allégresse. Aussitôt Adhémar d'enseigner :

— Bon.

Gidouille cherchait ensuite quelque chose qui ne fût pas bon à manger, ce qu'il avait bien de la peine à trouver. Il avisait pourtant la patte aux aises, qu'il faisait mine d'ingurgiter avec des grimaces épouvantables.

— Mauvais, énonçait doctoralement Adhémar.

Cette méthode donnait des résultats surprenants et notre Ostrogot ne tardait pas à faire de ses récents acquêts des applications qui militaient en faveur de son intelligence.

— Aoustria, graânne ! criait-il plein d'enthousiasme... Frantzouska, petit !... Chénêva, tout pétiot !...

Ou bien :

— Kaiser, boônne !... Napoléône, moôvé ! Le tout accompagné de mimiques complémentaires et significatives.

Ces difficultés vaincues, les progrès de Gidouille furent rapides. À son stock de noms et d'adjectifs, il ne tarda pas à adjoindre la demi-douzaine de verbes indispensables dont l'emploi, à l'infinitif, lui permit d'exprimer les principaux états de sa pensée. Avoir faim, avoir soif, vouloir manger, être soûl n'eurent bientôt plus de secret pour lui. Mais si ce zèle avait pour fondement l'indiscutable

avantage qu'il trouvait à pouvoir mieux satisfaire sa voracité, nous ne fûmes pas sans nous apercevoir qu'une autre ambition, plus noble peut-être et à peine moins vive, servait à stimuler ses efforts. Gidouille était ostensiblement amoureux de la Babi.

Pour honorable que fût un pareil sentiment, il ne laissait pas d'être déconcertant, tant l'extraordinaire laideur de la Babi semblait devoir la préserver à tout jamais du péril de plaire, fût-ce à un compagnon assez dépourvu de raffinement pour faire ses délices de vieille graisse rance de mouton. Mais il faut croire que tous les goûts sont dans la nature, et celui de notre mangeur de chandelles s'affirmait de jour en jour avec trop d'insistance pour qu'il fût possible d'en suspecter la sincérité.

— Ghidouille voulouâr embracher la Bâbbi ! s'écriait-il maintenant à tout propos.

— La Babi pas vouloir ! ripostait celle-ci, qui, depuis que notre Ostrogot parlait français, n'avait plus peur de lui.

— Chidouille voulouâr !

— Moi pas vouloir !

— B... ! f... ! Boga mou !... Chidouille voulouâr !...

— Alors la Babi plus donner chandelles à Gidouille ! faisait-elle, autoritaire.

Cette menace produisait généralement son effet et Gidouille se tenait tranquille pour un bout de temps.

Sa galanterie cherchait alors à s'exprimer moins brutalement.

— La Bâbb... la Bâbbi, baragouinait-il. *Maïkou mou*... Voulouâr dire frantsé la Bâbbi *eene scheene Frau... scheene... scheene.*

Il délinéait dans l'air, d'un geste admiratif, un ovale parfait, où son doigt plantait deux trous pour les yeux.

— *Scheene... scheene*, reprenait-il extasié, enjoignant les mains devant cette image flottante.

Il n'y avait pas à s'y tromper.

— Belle ! traduisions-nous de son mauvais allemand en riant aux éclats.

— Beêlla !.. beêlla !... répétait-il avec ivresse en allant cette fois recommencer sa pantomime sous le menton réel de son idole.

Il apprit ainsi d'affilée : jolie, charmante, gracieuse, adorable, divine.

Nous nous roulions.

Et devant l'exubérance de ses mines et de ses compliments, la Babi, bien que très flattée au fond, ne pouvait s'empêcher, elle non plus, de rire aux larmes.

C'est alors qu'une idée diabolique nous vint.

Si ce phénomène de laideur qu'était la Babi paraissait l'idéal de la beauté aux yeux du fantastique Gidouille ; si les produits, d'ailleurs justement réputés, des chandeliers de la place Maurice rivalisaient pour lui de succulence avec les plus délectables comestibles de l'épicerie de l'oncle Vidoudez ; s'il trouvait Genève tout petiot, Genève qui nous semblait, à nous, tenir une si grande place sous le ciel, c'est qu'avec cet hurluberlu, c'était vraiment le monde renversé. Aussi la fantaisie toute naturelle nous prit-elle de lui enseigner également le français à rebours. Nous commencions, au reste, à nous lasser déjà de notre métier de pédagogues, et nous trouvions là le moyen d'en faire de nouveau un amusement.

Dès lors, chaque fois qu'occupée dans la boutique ou envoyée au marché, la Babi n'était pas là, car elle aurait pu nous trahir, nous renouions, mais de bizarre façon, le fil de notre enseignement. Gidouille montrait-il un objet pour en sa-

voir le nom, nous lui apprenions froidement le contraire ; avait-il besoin d'acquérir une expression nouvelle, nous avions soin de la lui choisir la plus disparate possible. Au lieu de cheval, il apprit chameau ; au lieu de maison, tabatière ; au lieu de sabre, bassinoire ; victoire, se disait pour lui déroute ; gloire, purée ; bonheur, digestion ; amour, tambour ; ses bottes devinrent des gouttières et son casque se mua en saladier.

On juge si, stylé de la sorte, notre trop confiant disciple fit honneur à notre malignité, quels quiproquos énormes et hilarants s'en suivirent, et dans quel ahurissement tombait la pauvre Babi, quand son galant se mettait en devoir de lui exprimer, dans la louable intention de s'essayer à la courtoisie française, la plénitude de sa digestion ou la puissance de son tambour.

Le fait est que des scènes inénarrables eurent lieu.

Si notre garnisaire rencontrait mon parrain, quelque dialogue de ce genre ne manquait pas de s'échanger :

— Te voilà, Kaiserlick, comment vas-tu ?

— B... ! f... ! môssié Vidoudez, Chidouille avouâr graânne coôlique.

— Ah ! ah ! mon garçon, tu as la colique ? Dans le français que nous lui avions appris, colique signifiait tout simplement appétit.

— *Io, io,* môssié Vidoudez, graânne coôlique !

— Eh bien, mon garçon, ça ne m'étonne pas. Tu manges trop.

Gidouille, qui ne comprenait qu'à moitié, marquait d'un rire sonore son parfait contentement.

— Continue, continue, galiaufre ! Aujourd'hui tu as la colique, demain tu attraperas une indigestion, après-demain tu claqueras, et ce sera bien fait !

Le lendemain, mon oncle, le retrouvant en superbe état et goinfrant encore plus que la veille, s'écriait :

— Quel estomac !... Ah ! pour celui-là, c'est bien un estomac d'Autriche !

C'était trop beau. Cela ne pouvait durer longtemps. Un certain jour, notre animal, enthousiasmé par un bulletin de victoire qu'on tambourinait par la ville, et d'ailleurs plus qu'aux trois quarts ivre des nombreux pichets dont il avait abreuvé son loyalisme guerrier, ne s'avisa-t-il pas de se lancer dans les Rues-Basses en vociférant à plein

gosier de tout son accent, malheureusement insuffisant à masquer le scandale :

— Déroute ! déroute !... Purée ! purée ! À bas de général Bubna !... Vive la France !...

Il n'alla pas loin. Appréhendé par une patrouille que commandait un officier qui, par disgrâce, savait un peu plus de français que lui, il fut dirigé, cabriolet aux mains, sur un corps de garde, où il put méditer à loisir sur les finesses de la langue de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau.

Son compte était bon. Il y risquait la fusillade. Ses explications effarées purent tout au moins faire apparaître sa bonne foi. Il s'en tira avec vingt-cinq coups de schlague.

Je m'empresse de dire que nous nous abstînmes prudemment de pousser la plaisanterie jusqu'à aller contempler, sur le bastion Bourgeois, où eut lieu l'exécution, la figure que faisait sous la verge, entre celles de ses compagnons de supplice, sa croupe rebondie et charnue.

Nous prîmes également soin, quelques jours plus tard, de ne pas assister de trop près à son retour rue des Allemands-dessous. Nous nous dissimulâmes même si bien derrière les hauts-bancs, qu'il ne nous aperçut pas. La cuisine de la Babi nous demeura pendant toute une semaine un lieu

sacré. Mais un matin que, le gros du danger paraissant passé, nous nous tenions moins sur nos gardes, nous fûmes inopinément surpris par une voix furieuse qui tonitruait dans notre dos :

B... ! f... ! Boga mou !... Chidouille couper oôreilles !... Nous fûmes très effrayés et nous nous sauvâmes à toutes jambes. Mais, une fois une bonne distance mise entre notre sécurité et sa colère, nous ne pûmes nous empêcher de lui crier de loin :

— Avec quoi que tu nous les couperas, dis, nos oreilles ? Et ce ne fut pas sans une vive joie que nous l'entendîmes nous répondre :

— Ah ! b... ! ah ! f... ! aâvec moônne graânne baâssinouâre !...

Chapitre VIII

Le tribunal

À part cette aventure, le Kaiserlick Gidouille n'eut pas à se plaindre de son séjour parmi nous. Choyé, gavé par la Babi, qui se serait privée elle-même plutôt que de le laisser manquer de rien, notre galiaufre coulait des jours pleins de douceur, bien faits pour compenser largement ses petites difficultés de la vie en pays welche et les fatigues du métier militaire.

Le soir, après la retraite, repu et parfois fort convenablement « bu », il descendait dans sa dépense, attenant, comme je l'ai dit, à l'arrière-boutique, où, plongé dans sa paillasse, et jusqu'au lendemain matin à l'heure de la diane, il dormait du sommeil du juste. Du moins le supposions-nous. Par mesure de prudence, et après quelques méfaits de grivèlerie dûment constatés, mon parrain avait débarrassé son arrière-boutique de tout ce qui pouvait honnêtement se manger, comme le saindoux, les graines, la farine, les pâtes alimentaires, le hareng, la merluche, les cornichons, la

choucroute, le café, la cannelle, la muscade, l'amidon, la colle, le savon et, bien entendu, les chandelles, pour n'y laisser que les vieilles caisses, les bidons vides, les fûts décantés, les rouleaux de corde et de ficelle, la sciure de bois, le goudron, la potasse, la soude, le tripoli et autres matières manifestement incomestibles. Chaque soir, il bouclait soigneusement le trappon de la cave, et la grosse porte intérieure de la boutique était verrouillée aussi fortement que celle de la rue. Comme cela, on était tranquille, et si la fringale le prenait, le bouffre pouvait manger le salpêtre des murs.

Mais, un samedi, en faisant ses écritures, tante Aline fut surprise de découvrir entre le chiffre de vente des saucisses pendant la semaine et le compte de celles qui restaient en magasin une discordance fâcheuse, que ne suffisait pas à expliquer l'accroissement de la consommation sur ce chapitre dans le budget du ménage. Il manquait au moins une dizaine de pièces.

— Ce sont les rats, finit par déclarer mon parrain. Ces rongeurs suivent les armées et infestent les pays. Il faudra leur mettre de la poison.

On leur mit de la poison et l'on ramassa, en effet, les jours suivants, quelques cadavres de rats.

Mais la disparition des saucisses n'en continua pas moins.

Rendue méfiante, tante Aline se livra alors à un inventaire en règle des marchandises, auquel succéda l'exercice d'un contrôle minutieux et quotidien. Hélas ! ce n'étaient pas seulement les saucisses qui filaient. Le jambon, le lard, le sucre, le chocolat, le fromage fondaient avec une rapidité déconcertante. Une roue de gruyère, qui faisait ordinairement trois jours, s'en allait maintenant en deux. Les livres de chandelles – et ce n'étaient pas celles de la dernière qualité – s'allégeaient invraisemblablement. Jusqu'au vin de la comète qui baissait d'une façon prodigieuse dans son foudre.

— Mon vin de la comète !... Ça, c'est trop fort ! s'affolait mon parrain.

C'était incompréhensible et mystérieux. Il n'était plus question que de cela, le soir.

— Vos portes sont-elles bien closes ? s'assurait le notaire.

— Je les vérifie chaque jour.

— Les livraisons sont-elles honnêtes ?

— Tout est pesé et repesé.

— Alors, c'est qu'il y a des voleurs !

C'était bien l'avis de tante Aline. Il y avait des voleurs. Mais qui ?

On surveilla quelques clientes un peu trop fortes de taille. Puis les soupçons se portèrent sur le courtaud Ranguille. Je crois bien qu'ils nous effleurèrent aussi un instant, Adhémar et moi.

On ne découvrit rien. Et pendant ce temps, les chandelles et le vin de la comète continuaient à se subtiliser.

— Je donne ma langue au chat, renonçait Vidoudez, et j'appelle la police !

Enfin la vérité, l'étrange vérité se fit jour. Elle apparut après une perquisition dans la dépense du Kaiserlick Gidouille, où la paillasse qui recevait le sommeil du drille se révéla farcie d'excellentes victuailles destinées à sustenter ses nuits, perquisition que compléta une enquête menée au travers des armoires de la cuisine, où la Babi, fourmi diligente, avait accumulé force provisions qui ne figuraient aucunement aux folios de ses carnets de ménage. C'était elle qui, pendant la journée, sitôt que mon parrain avait le dos tourné et que ma tante plongeait le nez dans ses livres de comptes, dépendait les saucissons et escamotait les chandelles, pour en bourrer ensuite les poches et les bottes de son ogre d'amoureux, ou même les lui

porter en personne et nocturnement dans son antre.

Ce fut une bien belle histoire !

Tante Aline n'en revenait pas. Quant à mon oncle, avant de prendre le parti d'en rire, il se mit d'abord dans une colère épouvantable.

On fit comparaître la pauvre fille devant l'aréopage habituel, érigé pour la circonstance en tribunal criminel, où le notaire Barbazan, sous sa toque à gland d'or et dans son grand fauteuil, tint fort bien le rôle de président, mon père celui d'assesseur, tandis que mon oncle, auquel étaient naturellement dévolues les fonctions d'accusateur public, voyait se dresser devant lui l'herboriste Malherbe qui, poussé par son bon cœur, en dépit de sa parole vacillante, prétendait à l'honneur de s'avancer à la barre comme avocat de l'inculpée.

— Malheureuse !... criait mon parrain. Voilà quatre ans que tu es dans la maison et tu n'as jamais eu sous les yeux que des exemples de probité et de rectitude commerciale...

Mon oncle oubliait apparemment ses petites incorrections fiscales sous le régime français.

— Tu nous as toujours manifesté du dévouement, continuait-il, de la fidélité, du respect, de la

franchise, et aujourd'hui il faut que nous découvrions, à la stupéfaction générale de tous ceux qui te croyaient une honnête fille, que tu n'es qu'une indigne voleuse.

— Reconnaissez-vous les faits, la Babi ? interrogeait le notaire.

— Je les reconnais, monsieur Barbazan, sanglotait la coupable en torchant ses petits yeux vairons du coin de son gros tablier bleu.

— La Babi !..., qui l'eût cru ?... larmoyait toute émue tante Aline, qui faisait le public.

— Depuis quand voles-tu, coquine ?

— Depuis que...

— Depuis quand ?... avoue !...

— Depuis que Gidouille... hi ! depuis que Gidouille a reçu... hi ! hi !... la schlague... hi ! hi !...

— Cela fait six semaines, calculait mon parrain... Et sais-tu au moins, pendarde, tout ce que tu m'as dérobé pendant ces six semaines ? Peux-tu m'en faire le compte ?

— Oui, voyons, quel est le dommage ? spécifiait posément le notaire.

— Estimons-le, coopinait mon père.

— Combien as-tu dérobé de saucisses, brigande ?

— Trente-deux.

— Combien de jambons ?

— Six... hi ! hi !

— Qu'as-tu pris d'autre ?... Allons, dis tout !...

Alors, au milieu des pleurs et des hoquets, la lamentable Babi énumérait péniblement :

— Dix-sept livres de petit salé... hi ! hi !... deux barils de harengs saurs... hi ! hi !... onze tommes... quarante livres de fromage... neuf de sucre... trois livres douze onces de chocolat...

— Diantre, de chocolat !...

— Un bichet de noix... deux quartes de raisins secs... un demi-boisseau de caramels, pralines et dragées...

— Diantre de diantre !

— Hi ! hi !... hi ! hi !

— Mais que diable faisais-tu de tout cela ?... Tu t'en gobergeais avec ce sacripant de Gidouille, dis, crapaude ?...

— Non, mossieu Vidoudez, c'est Gidouille qui mangeait tout.

— Et pas sans boire !... Pour combien m'as-tu soutiré de vin de la comète ?

— Hi ! hi !... Ça pourrait bien aller à cinq ou six brantes...

— Tu n'aurais pas pu abreuver cet arsouillé de piquette ?...

— Hi ! hi !...

— Et les chandelles ? Tu ne parles pas des chandelles ? Je voudrais bien savoir le nombre de chandelles que ce sauvage m'a bouffées !...

— Je n'ose pas le dire.

— Avoue, gredine !...

— Deux cent nonante-huit.

À cet aveu horrifiant, une longue nausée courut le tribunal.

Seul, mon parrain, que l'étiage de son indignation préservait de toute faiblesse inférieure, trouva la force de s'écrier :

— Et des chandelles de douze sous !... Misérable, tu n'aurais pas pu lui en donner de celles de huit ?...

Les sanglots redoublés de la Babi répondirent seuls à cette dernière objurgation.

Enfin, le président, conscient de ses fonctions, prononça :

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

C'était à l'herboriste de se montrer.

— La Baba... la Bibi... commença-t-il... la Bobo... la Bobu...

Mais, incapable d'arriver à ajuster correctement le nom de sa cliente, il sauta carrément par-dessus et poursuivit sans autres essais :

— La pipi... la pitié, messieurs les juju... juges, est le plus bel apapa... apapapa... panage du cœur huru... rumain. Sans con... sans contété... tester les droits de la juju... justice, chassons... sachassons... sachons n'en sousou... n'en soulever le gléglé... le glaive qu'aca... qu'avec la main de la cléclé... de la clémence. Certes la glouglou... la glouglou... la gloutoto... tonnerie est un dédé... est un défaut ca-ca... cacapipi... pital. Mais ce néné... ce n'est point par glouglou... glouglou... glou-glouglou... c'est par chacha... chacha... chachariri...

Ce fut très émouvant. Mais, au bout de dix minutes, pendant lesquelles l'herboriste n'avait pu pousser bien loin sa plaidoirie, la Babi, qui se réconfortait visiblement, vint à son secours en s'écriant :

— Que voulez-vous ?... que voulez-vous, mossieu Vidoudez, c'est plus fort que moi !... je peux point voir un homme souffrir de la faim !

— Ça, par exemple !... sauta mon parrain. Un hippopotame qui mange déjà à lui seul plus que nous tous ensemble !...

— C'est-y ma faute, mossieu Vidoudez, si ça lui suffit point ?

— Et c'est pour ça, gueuse, que tu mets au pillage l'épicerie !

— C'est-y ma faute ? mossieu Vidoudez. C'est la faim... la faim canine... C'est un estomac d'Autriche !...

— Un estomac d'Autriche ?... Ah ! je t'en flanquerai, moi, de l'estomac d'Autriche !... En attendant, tu vas me faire le plaisir, toi et ton estomac d'Autriche, de...

Mais, avant qu'il eût proféré quelque parole irréparable, ma tante, la bonne tante Aline, sa belle graisse toute ondulante d'émotion, se jetait comme une masse à son cou, implorant grâce pour la pécheresse ; et tout le tribunal, emporté d'un même et unanime élan de générosité, se joignit à ses supplications.

— L'amour est le cricri... l'amour est le mimi... le seul cricri... le seul mimi... minel, pérorait l'herboriste, qui tenait absolument à reprendre le fil de son discours.

Bref, vaincu par tant d'instances, mon oncle, qui n'était pas au fond si méchant que ça, déclara s'en remettre à l'appréciation du tribunal.

Celui-ci jugea donc, sans plus ample délibération, que la Babi bénéficierait de son indulgence, sous condition de s'engager solennellement à ne plus voler même une seule chandelle, ce qu'elle jura séance tenante, mais que, puisqu'en bonne justice tout délit appelait une sanction, le sieur Gidouille, de son état soldat de Sa Majesté Apostolique et Romaine, dont l'incontinence stomacale avait instigué les actes délictueux, serait condamné à la demi-ration perpétuelle.

Je m'empresse d'ajouter que cette demi-ration, à laquelle se vit astreint dès le soir même l'infortuné Gidouille, était encore de taille à nourrir trois hommes.

Chapitre IX

De l'Autriche à la Suisse

Depuis bientôt quatre mois que ces bâfre-tout d'Autrichiens étaient là, on commençait à en être rassasié, à Genève. On ne se plaignait pas encore tout haut, mais on ne se faisait pas faute de les maudire déjà tout bas. Les « libérateurs » de la première heure s'étaient mués en un véritable fléau. Tant que la crainte du retour des Français avait pu museler les esprits, on les avait tolérés, ces Kaiserlicks, sinon avec bonheur, du moins avec patience. Au reste, ils ne nous demandaient pas notre avis. Mais à mesure qu'avec la marche envahissante des Alliés, le péril s'éloignait, à mesure aussi croissait le désir d'être débarrassés de ces sangsues, dont l'entretien coûtait déjà à notre malheureuse cité plus de trois fois la somme annuelle des impôts qu'y avait jamais perçus le régime napoléonien.

Blücher avait passé l'Aisne à Soissons, Wimpfen était entré à Lons-le-Saunier, Augereau battait en retraite sur Bourg... Tels étaient les bulletins que l'on tambourinait, et ces nouvelles étaient abondamment commentées, le soir, dans notre petit cercle, où l'on en suivait avec intérêt les péripéties sur la carte. Nous apprîmes ainsi l'évacuation de la Savoie, l'occupation de Lyon, le soulèvement de Bordeaux, où les habitants avaient arboré la cocarde blanche, proclamé Louis XVIII et livré la ville aux Anglais. Enfin, la veille de Pâques, parvint la nouvelle de la prise de Paris ; on en vendit le bulletin, et devant chez Fick, l'imprimeur, une cinquantaine d'enfants, au premier rang desquels nous étions, se battirent comme des enragés à qui aurait le premier placard. À grands coups de poing, Adhémar réussit à s'en assurer un, que nous rapportâmes triomphalement et de toute la vitesse de nos jambes à l'épicerie. Mon oncle l'afficha devant sa devanture.

Un quart d'heure après, tout Genève était en liesse, en jubilation, en délire.

Le lendemain, on célébra par une fête publique cet événement. Il y eut un Te Deum à Saint-Gervais. On tira deux cents coups de canon. La troupe autrichienne était sous les armes, et les fu-

siliers firent des salves sur la Treille. Le soir, la ville fut illuminée. À maints endroits, il y avait des transparents. Au Cercle de la Rive, on lisait : *Le monde entier devra le bienfait de la paix aux Alliés* ; sur la maison de Candolle flamboyaient l'aigle et la clef ; à l'Écu de Genève, un nuage fuyant découvrait un soleil éclairant l'écusson de la République ; à la Fusterie éclatait la devise : *Post tenebras lux* ; à Saint-Léger, chez le pasteur Vaucher, il y avait : *Amen* !

Mais le plus beau de tout fut qu'au fort des réjouissances, on reçut une seconde nouvelle qui accrut encore, si c'était possible, l'enthousiasme : l'empereur Napoléon avait abdiqué.

Une seule personne peut-être ne partageait pas la satisfaction générale : c'était notre Babi. Le pressentiment du départ désormais imminent de Gidouille semblait remplir son âme de trouble et de mélancolie. Elle maigrissait à vue d'œil, tant de cette appréhension que de la portion qu'elle abandonnait généreusement sur sa nourriture à l'appétit insatiable de notre hôte. Ses grosses joues, autrefois si pleines, pendaient maintenant misérablement, découvrant ses yeux bigles que n'enfouissait plus leur double bourrelet de chair. Elle

n'en était pas plus belle. Parfois un soupir montait de sa poitrine effondrée, pour se résoudre en larmes sous ses paupières blettes.

— Grosse bête, t'as pas honte de te morfondre ainsi pour ce pandour ? avait beau lui dire tante Aline.

Rien n'y faisait ; la Babi persistait à rester morfondue.

Quant à Gidouille, il était difficile de connaître ses sentiments ; la seule chose qu'on pût constater, c'est que, lui, ne maigrissait pas.

Cependant les jours passaient et les pressentiments de la Babi ne se réalisaient pas. Les habits blancs continuaient comme devant à manœuvrer à Plainpalais ; les travaux se poursuivaient aux redoutes ; le foin s'empilait encore sous la colonnade de Saint-Pierre et le Collège servait toujours de caserne.

Aux rapides joies de la délivrance et de la paix succédaient maintenant le doute et l'inquiétude. Le sort futur de notre pays tourmentait les moins enclins à l'alarme, et il n'était pas jusqu'à nos petites cervelles d'enfants qui, plongées dans ce remous hasardeux de l'histoire, n'en devinssent plus pensives et plus graves.

Les pronostics les plus contradictoires se faisaient jour et trouvaient créance. Les uns disaient que nous resterions à l'Autriche et que nous serions donnés en apanage à un archiduc. D'autres assuraient qu'on nous rendrait à la France et que nous aurions pour roi le gros Bourbon Louis XVIII. Forts de la fameuse proclamation des Magnifiques, les Englués déclaraient que, sous l'égide tutélaire des Puissances, l'ancienne République aristocratique serait reconstituée dans toute sa rigueur. D'autres prétendaient que nous serions cédés à la Savoie. Et tandis qu'aux cocardes noires du Conseil répondaient déjà les cocardes blanches des courtisans trop pressés de Sa Majesté très Chrétienne, on voyait circuler dans nos rues, triomphalement arborée aux chapeaux des nobles savoyards, la cocarde bleue du roi de Sardaigne.

Mais un nouveau bruit ne tarda pas à se propager, prenant de jour en jour plus de consistance. On disait que nos ci-devant avaient vu les majestés alliées et que le ministre du tsar de Russie leur avait dit : « Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous coller à la Suisse. » On affirmait que tout était décidé et que nous étions destinés à former un vingtième canton.

Allions-nous nous « coller à la Suisse » ? Ceci non plus n'était pas d'une perspective bien réjouissante. Certes, nous n'avions eu le plus souvent qu'à nous féliciter de nos traités avec quelques-uns des Très Louables Cantons ; mais parfois aussi leur soupçonneux voisinage n'avait pas été sans nuire gravement à nos aspirations nationales. C'est ainsi que l'on ne se rappelait pas sans amertume leur plus récente intervention, en compagnie des pires ennemis de notre démocratie, la vindicative Sardaigne et la France bourbonienne, pour étouffer dans nos murs, sur le cynique appel de nos aristocrates, les germes de la liberté naissante. Et maintenant, à peine leur sol touché par la vague autrichienne, une formidable houle de féodalisme venait de soulever les Cantons. Berne avait immédiatement mis en déchéance son Grand Conseil, restauré son avoyer et ses Excellences, préparé ses baillis et sommé, dans les termes les plus arrogants, les anciens pays sujets de Vaud et d'Argovie d'avoir à reprendre le joug. À Soleure, les aristocrates avaient saisi l'Hôtel de Ville et réinstallé l'ancien régime. À Coire, des bandes de paysans armés de faux, conduits par leurs barons, avaient assiégé le gouvernement en séance et l'avaient forcé de se dissoudre. Fribourg avait rétabli son oligarchie et les

communes récalcitrantes avaient été occupées. Uri revendiquait la Levantine ; le prince abbé de Saint-Gall son territoire sécularisé. À Lucerne, les patriciens avaient reconstitué leur pouvoir et jeté les citoyens protestataires en prison. Tel était le spectacle qu'offrait, à cette heure, la Confédération des Suisses.

Allions-nous, à notre tour, connaître la rudesse des baillis bernois ? Allions-nous tomber sous la coupe plus sombre encore de Fribourg ?

De quelque côté donc qu'on tournât le regard, au sud, à l'ouest, au loin vers l'orient ou tout près, au delà des bleus confins du Léman, on ne voyait s'inscrire que ce mot : Réaction, réaction, réaction !...

C'était triste, c'était désespérant.

Aussi, chaque matin, Genève s'éveillait-elle plus anxieuse au son des tambours autrichiens, et, chaque soir, s'enfermait-elle moins rassurée derrière ses volets, aux lentes vibrations de la retraite. Et chaque soir aussi, dans notre petit cercle, les esprits s'agitaient-ils plus ardemment sous l'attente des événements qui s'élaboraient, et les imaginations supputaient-elles plus fébrilement les destins inconnus de notre cité.

J’entends toujours la voix grave de mon père s’écrier :

— Non, Genève ne périra pas ! Française, autrichienne ou suisse, nous la maintiendrons libre et pure dans nos cœurs, jusqu’au jour où sa vieille indépendance, rénovée par nos malheurs, pourra de nouveau refleurir.

À quoi le clairon de mon parrain répondait :

— Tout cela est bel et bon ! En attendant, il s’agit de savoir à quelle sauce nous serons mangés !

— Accommodés, tout au moins, faisait le notaire. Car j’espère que nous ne nous laisserons pas manger.

— Ah ! bigre non ! protestait mon parrain. Même pas par nos aristocrates !

— À tout prendre, risquait alors mon père, et sauce pour sauce, la sauce suisse ne me déplairait pas.

Ces mots suffisaient pour jeter l’auditoire dans une grande perplexité. On hésitait, on arguait, on comparait, on se tâtait, et les balbutiements de l’herboriste Malherbe paraissaient l’expression exacte de la situation.

La sauce suisse semblait cependant difficile à avaler.

Mais comme personne ne voulait plus entendre parler de la France, dont on se déclarait de plus en plus « dégoûté », ainsi que l'avait un jour énergiquement proféré mon parrain ; comme l'idée d'être apprêtés par l'Autriche, fût-ce pour être noblement servis sur la table d'un archiduc, répugnait encore davantage ; comme le noir brouet sarde était unanimement jugé abominable ; et comme enfin le réchauffé de la Restauration genevoise, où, sous la haute surveillance des chefs couronnés de la cuisine européenne, il n'y en aurait que pour ces marmitons d'Englués, faisait l'effet d'un plat des plus dangereux, la sauce suisse prenait peu à peu meilleur aspect, on la flairait, on l'examinait, on consentait à y tremper le doigt pour la goûter, et on n'était déjà plus bien loin de s'entendre pour prononcer qu'après tout elle était mangeable.

— Sans doute, sans doute, dégustait le notaire d'un coup de langue encore peu confiant ; sans doute... Mais ce sont ces diantres d'Alboches qui m'effraient !

— Peuh, faisait mon oncle... Si ces Alboches se montraient convenables, on pourrait causer. Eux,

du moins, ce sont des républicains... Et puis, dans leur Confédération, chaque canton conserve son indépendance. Nous serions Suisses, mais nous resterions Genevois.

— Ces Bébé... Bernois sont tété... terribles !

— Ils voudront intervenir dans nos affaires.

— C'est à savoir.

— À la moindre tatouille, nos aristos les appelleront à l'aide, comme ils l'ont fait en huitante-deux.

— Bah ! les temps changeront, pour les Bernois comme pour nous. L'essentiel, c'est que nous soyons à peu près libres.

— Ah ! mes amis, gémissait alors le notaire, je vois bien que vous avez raison. Mais que voulez-vous, je me ferai difficilement à cette idée que nous puissions former une nation commune avec des Allemands. Je ne puis oublier que nous sommes Français de race. Bonivard, Calvin, Rousseau, voilà des Genevois et voilà des Français. Nous sommes un morceau de France... un morceau de France ayant vécu de sa vie propre. Et voici maintenant que nous nous éloignons d'elle, peut-être pour toujours !...

— À qui la faute ? fit avec vivacité mon parrain. N'est-ce pas plutôt la France qui s'éloigne de nous ?

— Ah ! c'est bien vrai, reprit plus fortement le notaire. Il y a vingt ans nous avions pu croire qu'elle se rapprochait, que la distance se comblait, que nous allions pouvoir entrer, sans rien abdiquer de nous-mêmes, dans la grande famille... notre famille !... Dure illusion !... Un homme est venu, qui a voulu recommencer, en plus grand, Louis XIV... Un homme est venu qui a eu le front de nous dire : « L'État, c'est moi ! » alors que nous ne pouvions que lui répondre : « Non, monsieur, l'État, c'est nous. » Oubliant leur nouvel idéal, les Français, eux, se sont laissé éblouir... Quelques hochets stupides ont suffi pour les replonger dans leur étourdissement séculaire. Et les voilà qui boivent aujourd'hui le désastre de leur ivresse ?... Ah ! s'ils avaient voulu...

Nous écoutions un peu surpris, bien que maintes fois le vieux notaire se fût complu à développer devant nous des considérations analogues.

— Nous n'entrerons dans la Confédération suisse, continuait-il, qu'à cette même condition où nous aurions voulu participer à la communauté française : nous voulons nous gouverner nous-

mêmes et vivre notre vie !... Si les Cantons le comprennent ainsi, alors : Vive la Confédération !... Sinon, si nous devons nous trouver dans l'état où se sont vus nos voisins vaudois, féaux de Berne, humiliés sous la patte de l'ours, alors non, alors, tyrannie pour tyrannie, absorption pour absorption, mort pour mort, alors plutôt la France... la France qui, après tout, est notre pays, notre civilisation !...

— Ne vous exaltez pas, Barbazan, fit mon parrain, ce sera : Vive la Confédération !...

— Alors soit : Vive la Confédération !... Il se reprit :

— En attendant...

— En attendant quoi ?

— En attendant le jour... le jour où dans une France républicaine et fédéraliste, une France sans conscription, sans fisc oppresseur, sans bureaucratie niveleuse, stérilisante et centralisatrice, une France qui nous accepterait avec cette formule : « Pas un brin de nos droits à l'État, pas un sou pour Paris, pas un homme pour les guerres de conquête », nous pourrions peut-être... Quand sera-ce ? Sera-ce dans cinquante ans ? dans cent ans, deux cents ans, cinq cents ans ?...

— Ce ne sera vraisemblablement jamais, promulgua mon parrain.

— Ou plutôt, ce jour-là, prononça mon père, ce jour-là, s'il survient, ce ne sera pas seulement la France, ce sera l'Europe entière qui sera républicaine, fédéraliste et unie. Et ce jour-là, que nous ne pouvons qu'appeler de nos vœux, il n'y aura plus de France, plus d'Autriche, plus de Russie, plus de Sardaigne, plus même de Suisse, mais bien la Confédération Européenne, dont la nouvelle Suisse, la Suisse moderne que nous nous proposons de fonder, va dès à présent former le modèle.

Chapitre X

L'arrivée des Confédérés

En attendant ce grand jour, c'en fut un certainement pour Genève que le 17 mai 1814, où les Autrichiens partirent. Dès cinq heures du matin, toute notre garde nationale était sur pied, en tenue de gala, pour leur faire escorte et relever leurs postes. À six heures, deux pelotons, dont un de grenadiers et un de chasseurs, précédés de la musique, se rendirent chez le commandant de la place pour recevoir les clefs de la ville.

Ceinturonné, botté, bouclé, astiqué, Gidouille nous fit en pleurant ses adieux.

— Chénêva boônne ville... boônne ville... Ghidouille oublier chaînais !...

On lui permit de bourrer son havresac de victuailles et on lui offrit douze chandelles d'honneur.

Ils sortirent par la porte de Cornavin, comme ils étaient entrés, et ce fut un non moins beau spectacle. Seulement il y avait moins de troupes, de nombreux contingents ayant pris peu à peu le chemin de la France pour y tenir la campagne contre Napoléon. La joie avec laquelle Genève salua l'exode de ce qui restait de sa garnison autrichienne n'en fut pas diminuée. La presque totalité de la population s'était portée sur le parcours. De tous côtés, on tirait des coups de fusil et des boîtes. On criait : « Vive l'Autriche ! Vive la Russie ! Vivent les Alliés ! » Et les Kaiserlicks criaient en réponse : « Vive la république de Genève ! » À Cornavin, on avait édifié un arc de triomphe en feuillage et fleurs de marronnier, où pendait un écusson portant cette inscription : « À nos libérateurs. » La garde bordait la haie, et une pièce de seize postée sur le rempart saluait de ses détonations le défilé. Des centaines de femmes et de filles, massées aux abords, menaient grand vacarme de pleurs et de lamentations, versaient de l'eau-de-vie aux soldats, leur jetaient de petits bouquets ou leur tendaient des souvenirs. Au passage de la compagnie de Gidouille, il me sembla voir un bras qui ne m'était pas inconnu agiter longuement un mouchoir.

Deux jours après, la Babi avait inexplicablement disparu.

Si cette disparition troubla profondément tante Aline, qui se vit dans le triste devoir, au bout de quelques jours d'attente vaine et de recherches infructueuses, de se mettre en quête d'une autre Babi, les événements qui continuèrent à se succéder nous empêchèrent d'attacher à celui-ci l'importance qu'en de plus calmes conjonctures nous lui eussions nécessairement accordée.

Le 1er juin, les Suisses débarquèrent sous la côte de Cologny. Il y avait un bataillon de Fribourg et un de Soleure ; et ce fut tout un branle-bas pour les recevoir. Outre la garde, on avait levé, pour leur faire accueil, un corps de quatre cents enfants, dont nous eûmes l'honneur d'être, tous armés et diversement costumés. Nous étions en lanciers, Adhémar et moi, avec le casque, la cuirasse et l'écu de carton argenté ; d'autres étaient en archers, d'autres en mamelouks. Tous les boucliers, carquois et drapeaux étaient frappés à l'aigle et à la clef. Quatre petits commandants caracolaient sur quatre chevaux nains. De la promenade Saint-Antoine, où nous nous formâmes, on voyait, sur la soie éclatante du lac, la petite escadre des Suisses, aux grandes voiles latines fleuries d'oriflammes,

cingler doucement vers la rive, poussée par la brise. Une nuée de légères embarcations, richement pavoisées, se portaient à leur rencontre et animaient de toutes parts le paysage de l'eau. Jamais je n'oublierai l'orgueil qui nous gonfla, lorsque, sous nos armes de carton, nous vînmes, à côté des grenadiers de Genève, nous ranger en ordre de bataille sur le lieu du débarquement. Une véritable ivresse nous saisit, à l'instant solennel de l'accostage, quand, sous un silence impressionnant suivi bientôt d'acclamations étourdissantes, au milieu des shakos brandis, des bannières, des arcs de verdure, des guirlandes, des devises, dans le fracas des caisses, la tempête des cuivres, le tonnerre du canon et le ronflement des cloches, le colonel des troupes fédérales mit, le premier, le pied sur la terre genevoise. À ce moment, le frisson d'un nouveau patriotisme parut secouer tous les cœurs. Aux cris mille fois poussés de : « Vivent les Suisses ! » se mêla celui de : « Vive la Suisse ! » Et l'on put voir jusqu'au notaire Barbazan lui-même saluer follement, sur leur passage, le drapeau noir et blanc de Fribourg et celui, rouge et blanc, de Soleure ; et, lorsqu'à leurs couleurs se marièrent celles, rouge et jaune, de Genève, on put l'entendre crier lui aussi, avec la foule, de toute la force de sa voix grêle :

— Vive la Suisse !...

Le 20 juin, ce fut la fête des Promotions. Le 14 juillet, les mots « Département du Léman » disparurent des actes de l'état civil. Le 3 août, jour mémorable pour l'oncle Vidoudez, on remit au Molard, au-dessus de la porte du bâtiment de la douane, les armoiries nationales. Le 18, les Zurichois arrivèrent et on leur donna à dîner à l'Hôtel de Ville. Le 21, ce fut la fête de la Navigation, et pour la première fois les couleurs de Genève purent s'étaler partout en pleine liberté à tous les mâts, à toutes les hampes, à toutes les fenêtres. Le 5 septembre, les Appenzellois entrèrent par Cornavin ; on les fit dîner aux Balances. Le 8, on jeûna publiquement, en même temps que les Louables Cantons évangéliques et sur leur invitation. Le 19, à midi, fut reçue la nouvelle que la Diète helvétique avait voté l'agrégation de Genève à la Confédération ; un piquet de grenadiers, les tambours, le Conseil, les états-majors composèrent le cortège de la proclamation et toutes les cloches de la ville furent en branle pendant deux heures.

Mais avec tout cela, nous ne savions toujours pas ce qu'était devenue la Babi. Le mois d'octobre passa. On y fit des élections. Le 2 novembre, on ôta

sur le ci-devant hôtel de la Préfecture la plaque de marbre où était en lettres d'or : HÔTEL DE LA PRÉFECTURE. Puis ce mois encore s'écoula. Le 12 décembre, on fêta l'Escalade et il y eut beaucoup de déguisés dans les rues. Enfin, huit jours avant la Noël, alors qu'on la croyait déjà morte et enterrée, ou pour le moins noyée dans le lac, des nouvelles d'elle arrivèrent. Elles se présentèrent sous forme d'une lettre, provenant d'un pays étrange, d'au-delà la mer Adriatique, et pour laquelle mon parrain dut payer un port fantastique. Elle était ainsi libellée :

Chair maistre, bien onoré mocieu Vidoudez,

Cé la Babi qui vous écriz. Je voiz me mariaiz avec ce soldaz kaiserlick que vouz savez, ce Gidouille mieux nommez Maksa Batchine. Mon prochain mariz, dont jé déjaz un anfan, est an bone santez é vouz salue. Pour lor il me fodraiz mez papiez, qui son à Villa-Gran, que vous serez bien aublijan me foire parvenire. Ce payz d'icy est pla, sanz monz ni vauz, ni laq non pluz. Les genz son povre é sanz rien à manger. Pour quoi nouz regraitonz touz lé jour Genaive, Gidouille surtouz. Compelimantaiz madame, é oci mocieu le notair,

é oci mocieu Malairbe, é oci Adaimar, é oci votre neveuz é mocieu son père, é recevaiz, chair maistre, bien onoré mocieu Vidoudez, lez afaicsionz é raispaiz

de votre sairvante,
LA BABI.

Lecture fut donnée, le soir, de cette lettre venue de si loin.

— Bonne Babi fit le notaire, elle ne nous a pas oubliés.

— Bobo... baba... babobi... bobu... répéta tout ému l'herboriste.

Mon parrain fut, bien entendu, assez « aublijan » pour s'occuper des papiers de la fugitive. Mais le département du Léman étant disloqué et Ville-la-Grand ne dépendant plus de Genève, les formalités furent longues. Si longues que, d'ici qu'elle les reçût, la Babi eut certainement le temps d'avoir un second « anfan ».

En même temps que nous, la principauté de Neuchâtel et le ci-devant département du Simplon signaient le pacte fédéral. Nous ne serions plus seuls vis-à-vis des Allemands dans cette Confédération où, malgré les cris furibonds des Bernois, le pays de Vaud lui-même entendait maintenir éner-

giquement sa récente liberté de canton souverain. Il y aurait une Suisse romande.

C'est ainsi que nous devînmes Suisses, et nous n'avons pas eu à nous en repentir. Il y eut bien chez nous, depuis, quelques petites secousses, mais, en dépit de nos discordes et après quelques coups de fusil qu'il nous a bien fallu lâcher sur nos incorrigibles aristocrates, nous avons fini par nous arranger.

Que de soirs encore, au cours des années qui suivirent, l'hiver au coin du feu, l'été la fenêtre ouverte aux émanations des hauts-bancs de la rue des Allemands-dessous, que de soirs nous nous remémorâmes ces jours agités et ces événements multiples de mil huit cent quatorze ! Le notaire Barbazan était devenu bien vieux ; mon père et mon parrain avaient pris de l'âge ; nous-mêmes, Adhémar et moi, nous grandissions et, depuis la sixième du père Couronne, nous avions mis l'une après l'autre derrière nous toutes les classes du Collège. Mais nous ne nous lassions pas de remuer ces souvenirs, que le passé commençait à dorer de ses teintes, et, tout en séchant les dernières bouteilles du vin de la comète, de nous retracer ces ré-

cits, qui prenaient peu à peu les tonalités de l'histoire.

— Vous rappelez-vous, disait mon parrain, le jour où ces brigands d'Ostrogots...

— Si je m'en souviens ! suivait le notaire... Ce jour-là, le thermomètre était à dix au-dessous de glace et le lac avait gelé jusqu'aux Eaux-Vives...

Et les souvenirs se greffaient sur les souvenirs, les détails s'ajoutaient aux détails. Chacun y allait de son anecdote, de son épisode, de son témoignage. Les mêmes histoires revenaient souvent. La légende s'y mêlait au fait et la tradition se créait avec l'aide de la fantaisie. Nous n'en étions que plus aises d'avoir vécu tout cela.

Tantôt c'était le départ des Francillons au petit jour gris du trente décembre, leurs uniformes harassés, leurs tambours grêles, leurs traînards et le coup d'apoplexie du général Jordy dans la maison des Trois-Rois. Tantôt c'était le tohu-bohu des premiers jours de l'occupation autrichienne, les rues changées en bivouacs, l'inondation des habits blancs et le clapotis de leurs langues incompréhensibles. Puis nous évoquions la rumeur des batailles lointaines ou l'alerte proche des attaques le long de la ligne de l'Arve.

— Vous souvenez-vous ?...

C'étaient les parades sur la plaine, les *vorwaeerts* ! et les *wer da* ? des officiers et des sentinelles, les mitres enfeuilla-gées, les réquisitions, la schlague, les fusillades d'espions et de déserteurs, tout le tonnerre de Dieu de ces Kaiserlicks dans notre cité...

— Vous rappelez-vous ?...

Mais de tous ces souvenirs, les plus fréquemment repris étaient encore ceux qui faisaient revivre l'appétit effroyable de nos hôtes de cinq mois. On se remémorait avec de grands rires et un étonnement toujours renouvelé leur immense capacité dévoratrice, les ravages exercés par eux dans les cuisines, dépenses, buffets, greniers, entrepôts, caves et magasins de la ville, l'inconcevable profusion de leurs goûts et l'étrangeté de leur gastronomie. Tout naturellement aussi, notre pensée revenait alors sur notre légendaire Gidouille. On redisait longuement ses prouesses ; on refaisait le compte de tout ce qu'il avait bien pu avaler pendant son séjour. Et en songeant à l'épouvantable laideur de la Babi qu'avec le même appétit que ses chandelles le goinfre avait si galamment digérée, il y avait toujours, dans notre petit cercle, une voix pour s'écrier :

— Ah ! il en avait un estomac !...

Sur quoi il se trouvait régulièrement aussi quelqu'un pour resservir l'inévitable et toujours excellente plaisanterie :

Ah ! pour ça, oui... un estomac d'Autriche !

FIN

Ce livre numérique

a été édité par

l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/
en avril 2015.

— **Élaboration** :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Sylvie, Monique, Françoise.

— **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Dumur, Louis, *Un estomac d'Autriche : roman*, Paris, La Nouvelle Critique, 1932. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page reprend un fragment de : *Vue panoramique de Genève prise depuis le Cercle de la Cloche des Pâquis*, anonyme, 1810. Elle est tirée de Wikimé-

dia (helveticarchives.ch, Bibliothèque nationale suisse - BN, collection Gugelmann).

— **Dispositions** :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques** :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Elle participe à un catalogue

commun qui répertorie un ensemble d'ebooks gratuits et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : **www.noslivres.net**.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

http://www.ebooksgratuits.com,
http://beq.ebooksgratuits.com,
http://efele.net,
http://bibliotheque-russe-et-slave.com,
http://www.chineancienne.fr
http://djelibeibi.unex.es/libros
http://livres.gloubik.info/,
http://eforge.eu/ebooks-gratuits
http://www.rousseauonline.ch/,
Mobile Read Roger 64,
http://fr.wikisource.org/
http://gallica.bnf.fr/ebooks,
http://www.gutenberg.org/wiki/FR_Principal.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

http://www.alexandredumasetcompagnie.com/
http://fr.feedbooks.com/publicdomain.